

Le retour de
L'OMBRE JAUNE

henri verne



UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior



JUNIOR

HENRI VERNES

BOB MORANE

LE RETOUR DE L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

I

La puissante Jaguar grise, sa capote repliée, les faisceaux de ses phares cisaillant la nuit, caracolait le long de la route sinueuse grimpant à l'assaut des collines qui dominent Cannes. Le volant était tenu, d'une main ferme et souple, par un grand gaillard au visage osseux couronné de cheveux noirs coupés en brosse, et qui portait avec élégance le débraillé balnéaire : pantalon de toile, espadrilles et chemise de polo. À ses côtés, sur le second siège, se tenait un personnage à la carrure herculéenne, à la chevelure rousse, dont la vareuse de fine laine tissée à la machine laissait deviner le modelé d'une impressionnante musculature.

En dépit des difficultés du parcours, l'homme aux cheveux en brosse conduisait vite et sec, mais avec une maîtrise parfaite, ce qui semblait combler d'aise son compagnon.

— Pas à dire, commandant, fit le géant, cela procure une fameuse sensation que rouler à pleins tubes dans une nuit comme celle-ci ! On a l'impression de voler...

Le conducteur laissa échapper un ricanement.

— Voler !... Tu l'as dit, Bill... Si je continue à faire des folies, il va nous arriver tôt ou tard de voler dans le décor...

Cette remarque, sortie de sa propre bouche, ramena l'homme aux cheveux en brosse à plus de sagesse. Il leva légèrement le pied de l'accélérateur et, docilement, la voiture ralentit son allure.

De la main, Bill désigna une importante villa – presque un château –, entourée de pins, dont la masse imposante se découpait au sommet de la colline, sa grande face sombre trouée seulement par les lumières de plusieurs fenêtres éclairées.

— Notre amie Tania me paraît habiter une fameuse bicoque...

— Rien d'étonnant à cela, Bill. Avec les milliards que son oncle lui a laissés en mourant...

Les mâchoires du colosse se contractèrent.

— Ming ! fit-il avec colère. Si j'avais un oncle comme lui, j'aurais brûlé son héritage billet par billet...

Le commandant se mit à rire.

— Bien sûr, bien sûr, Bill, mais tout le monde ne possède pas ton désintérêt. Et puis, de toute façon, tu ne risques rien à parler de la sorte. Personne, jusqu'ici, ne t'a légué des milliards.

À son tour, le colosse éclata de rire.

— Vous avez raison, commandant. La parole est aisée...

— Naturellement... Et puis, cesse de m'appeler commandant. Tu sais que je déteste cela...

L'autre fit la moue.

— C'est vrai... J'oubliais, commandant...

Ils rirent tous les deux à cette vieille plaisanterie. Puis Bill enchaîna :

— Tantôt, au téléphone, Tania semblait drôlement heureuse à l'idée de nous revoir. De VOUS revoir plutôt...

L'homme aux cheveux en brosse fit mine de ne pas avoir remarqué cette distinction.

— Dame ! fit-il, c'est que nous avons des souvenirs communs, tous les trois...

Il n'y avait guère longtemps que le commandant Morane – Bob pour les intimes – et Bill Ballantine, son inséparable ami écossais, avaient vaincu le satanique Monsieur Ming, mieux connu sous le pseudonyme d'Ombre Jaune. Ce personnage redoutable, dont le manque de scrupules égalait l'intelligence, était l'oncle de la charmante Tania Orloff qui, outrée par les crimes de son parent, avait aidé Morane et Bill à le vaincre¹. Ming était mort et sa nièce avait usé de la prodigieuse fortune qu'il lui laissait pour faire le bien autour d'elle. Il y avait des

¹ Voir : *La Couronne de Golconde*, Marabout-Junior n°142, *L'Ombre Jaune*, Marabout-Junior n°150, *La Revanche de l'Ombre Jaune*, Marabout-Junior n°158, *Le Châtiment de l'Ombre Jaune*, Marabout-Junior n°162.

mois que Bob Morane et Bill Ballantine n'avaient plus revu leur jeune amie. Ce soir-là, ayant appris que Tania résidait dans une somptueuse villa qu'elle venait d'acheter sur les hauteurs de Cannes, Bob et Bill, de passage en cette ville, s'étaient empressés de lui téléphoner, pour être aussitôt invités. C'était à cette invitation que les deux amis se rendaient à l'heure présente.

La Jaguar prit un virage un peu court, ce qui fit crisser les pneus sur la surface lisse du macadam.

— Bien sûr, commandant, nous avons des souvenirs communs, Tania et nous. Mais si vous continuez à rouler de cette façon, nous avons des chances de ne plus jamais avoir la possibilité de les égrener en ce bas monde. Encore un peu, vous nous envoyiez dans la nature. Malgré mon goût pour les voyages aériens, je n'ai pas envie de faire un vol plané pour me retrouver sur la place de Cannes...

Morane sourit et, pour la seconde fois, ralentit. Bien lui en prit car, comme la voiture venait de s'engager dans la ligne droite menant à la villa, elle fit une soudaine embardée et se coucha vers la droite. En pilote averti, Bob comprit aussitôt qu'il venait de crever ou, au pire, d'éclater. Il fit alors la seule chose sage en pareille circonstance. Lâchant complètement la pédale des gaz, il se contenta de redresser la voiture au volant, en ayant surtout soin de ne pas freiner. Quand la Jaguar se fut tout à fait stabilisée, il l'arrêta progressivement au bord de la route.

Les deux hommes mirent pied à terre, pour se rendre compte que le pneu avant droit était à plat.

— Bien notre veine ! s'écria Ballantine. Juste au moment où nous arrivions à destination.

Morane hausa les épaules.

— Bah ! fit-il, à nous deux, nous aurons changé cette roue en un clin d'œil...

Le Français allait contourner la voiture pour atteindre le coffre où se trouvait le cric et la roue de rechange, quand une exclamation de Bill l'immobilisa.

— Regardez, commandant !

Le géant tenait entre ses doigts une sorte de clou à quatre pointes disposées de façon à ce que, l'objet étant posé à terre, l'une des pointes se trouvât toujours dirigée vers le haut.

— Un hérisson ! fit Morane. Je me demande qui peut bien s'amuser à semer de pareils engins sur la route.

— En se donnant la peine de chercher un peu, je suis certain qu'on en trouverait d'autres. Si je tenais le mauvais plaisir qui...

Une voix, derrière eux, interrompit l'Écossais. Elle disait, en mauvais français :

— Vous pas essayer de résister... Nous six, avec revolvers... Pas de mal si vous pas résister... *Nous vouloir votre bien...* *Nous vouloir votre bien...*

Bob et son compagnon voulurent se retourner, mais plusieurs lampes électriques, braquées à bout portant, les aveuglèrent. Presque en même temps, ils se sentirent enlacés aux jambes et renversés. Ils tentèrent bien de se défendre mais, déjà, leurs chevilles étaient immobilisées par des nœuds coulants. En outre, ils avaient affaire chacun à plusieurs antagonistes qu'ils ne pouvaient même pas apercevoir, la lumière continuant à les aveugler. Ce fut seulement quand on leur eut lié les mains derrière le dos que les lampes s'éteignirent. Ils furent soulevés et transportés à l'écart de la route, où on les déposa sans brutalité sur le sol.

Dans les ténèbres quasi totales, Morane et Bill ne distinguaient que des ombres vagues. Ils y voyaient assez cependant pour se rendre compte que leurs mystérieux agresseurs étaient occupés maintenant à pousser la Jaguar sous les arbres.

— À votre avis, commandant, qu'est-ce que cela signifie ? interrogea Ballantine à voix basse.

— Je n'en sais pas plus que toi, Bill. On dirait qu'ils veulent nous écarter de la route, en même temps que la voiture. Pourquoi ? Mystère...

Une des ombres s'approcha des deux prisonniers, et la même voix que précédemment se fit entendre :

— Chut !... Vous pas parler... Vous pas crier... Patience... *Nous vouloir votre bien...* Patience...

— Dites, l'ami, fit Bill sur un ton lourd de colère, est-ce que par hasard... ?

Mais l'ombre l'interrompit, pour murmurer encore :

— Chut !... Patience... Patience...

L'ombre s'éloigna en direction de la route, puis disparut. Bob et son ami entendirent les pas de plusieurs hommes décroître au loin, du côté de la villa. Ensuite, ce fut le silence. Tout ce que les deux captifs pouvaient encore distinguer, c'était, à quelques mètres à peine d'eux, la forme allongée de la Jaguar semblable à un monstre gris tapis dans les ténèbres.

*

Comme écrasés par leur défaite, Bob Morane et Bill Ballantine étaient demeurés de longs moments silencieux. Finalement, l'Écossais prit la parole.

— M'est avis, commandant, qu'on s'est laissé avoir comme des enfants.

— Ouais, fit Bob sans excessive mauvaise humeur. Ces gars-là avaient la main, il faut le reconnaître. De vrais prestidigitateurs. Un tour de passe-passe et, hop ! nous nous sommes retrouvés ficelés comme des saucissons.

— J'ai bien essayé de me défendre, remarqua Bill comme s'il voulait se chercher des excuses, mais avec cette lumière qui m'aveuglait et ce nœud coulant autour de mes jambes, j'avais perdu les trois quarts de mes moyens. Et puis, j'avais au moins trois lascars sur le dos, et des costauds...

— Bien sûr, reconnut Morane, c'étaient des costauds. Mais on a déjà eu affaire à des costauds et on s'en est presque toujours tirés à notre avantage. Cette fois cependant, on s'est laissé prendre de vitesse. Et il est inutile d'en faire une crise d'orgueil.

Ballantine poussa un soupir qui aurait été capable d'attendrir un requin mangeur d'hommes.

— Enfin, constata-t-il, nos mystérieux agresseurs ne semblent pas nous avoir voulu vraiment du mal. On pourrait même presque croire que, comme ils l'affirmaient, ils agissaient pour notre bien... Mais ce n'est pas tout de nous lamenter,

commandant. Nous ne pouvons demeurer ainsi ligotés comme des momies. Nos hommes-vers-luisants pourraient changer d'intentions à notre égard et revenir pour nous en faire voir de toutes les couleurs.

— Tu as raison, Bill. Essayons de nous débarrasser de nos liens...

Mais ils eurent beau se tortiller en tous sens, faire des efforts à se briser les muscles, ils ne réussirent pas à venir à bout des cordes qui leur enserraient les poignets et les chevilles.

— Rien à faire, finit par dire Ballantine. C'est du solide. Et vous, commandant ?

— Comme toi, Bill. Échec sur toute la ligne... Je me demande pourquoi, si ces inconnus ne nous voulaient pas de mal, ils nous ont immobilisés ainsi.

— Pouvoir répondre à cette question serait résoudre toute l'affaire, fit remarquer Ballantine. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que nos agresseurs étaient des étrangers, ou tout au moins l'un d'eux. Celui qui s'est adressé à nous parlait un français à faire peur à une vache écossaise. J'ai déjà entendu cet accent sur les rivages de la mer de Chine. Ce type parlerait le pidgin ou le bêche-de-mer que je n'en serais pas autrement surpris.

— Moi pas davantage, approuva Morane. Mais il faut nous tirer de cette situation. Asseyons-nous et mettons-nous dos à dos. J'ai les doigts libres et je vais essayer de dénouer les liens qui te retiennent les poignets.

Péniblement, ils se redressèrent dans la position assise et se mirent dos à dos. Les doigts de Morane se promenèrent le long des mains et des poignets de Bill, pour finir par trouver le nœud fixant les cordes.

— Vous vous en tirerez, commandant ? Un grognement échappa à Bob.

— Je le crois, mais ce sera long. Celui qui a serré ce nœud devait être marin, ou magicien.

En silence, il s'affaira. Des minutes s'écoulèrent. De grosses gouttes de sueur coulaient sur le front de Morane. Tout à coup, la voix de Ballantine interrompit son travail.

— Commandant !... Écoutez... Des voitures... Les ronronnements de plusieurs moteurs d'auto se faisaient entendre, grossissant rapidement.

— On dirait qu'elles viennent de la ville, souffla Ballantine. Dans l'ombre, Morane hocha la tête.

— Pas de doute là-dessus... Et elles descendant vers Cannes...

Sans même songer à appeler, ils entendirent les voitures passer à leur hauteur. Elles devaient être trois ou quatre, peut-être même davantage, qui se suivaient.

Quand le bruit des moteurs se fut perdu dans le lointain, Morane dit :

— Cette route mène à la villa, qui en forme le terminus. C'est donc bien de cette villa que les voitures devaient venir. C'est pour le moins bizarre, et j'ai envie d'aller jeter un coup d'œil...

Il reprit son lent travail et, au bout de quelques minutes d'efforts, le nœud glissa sous ses doigts et se défit. Ayant retrouvé l'usage de ses mains, Bill se détacha les chevilles, puis il libéra à son tour son compagnon.

Les deux amis se dressèrent en se frictionnant les poignets.

— Allons jusqu'à la villa, proposa Bob. J'ai bien peur qu'il ne soit arrivé quelque chose à Tania... Mais ne nous embarquons pas sans biscuits...

Il alla à la Jaguar et, du coffre tira une torche électrique et deux solides démonte-pneus. Il tendit l'un d'eux à Bill, qui le soupea en connaisseur.

— Cela ne vaut pas un bon revolver, dit-il, mais manié par un bras vigoureux, un outil de ce genre peut faire pas mal de dégât...

Ils glissèrent les démonte-pneus dans leur ceinture et sortirent du bois. À quelques centaines de mètres devant eux, la villa dressait toujours sa masse imposante par-dessus les pinèdes. Tout de suite, ils remarquèrent que toutes les lumières, derrière les fenêtres, étaient éteintes.

— On dirait que la maison est vide, fit Morane. Quand nous avons crevé, une demi-douzaine de fenêtres au moins étaient éclairées...

— Peut-être a-t-on tiré les rideaux, glissa Bill.

— Peut-être, mais cela m'étonnerait...

L'un derrière l'autre, ils s'avancèrent le long de la route, en direction de l'habitation. Ils guettaient le moindre bruit, mais c'était le silence total. Un silence chargé d'inquiétude, de menace. À droite, quand ils tournaient légèrement la tête, ils apercevaient, en contrebas, les lumières de Cannes et les grandes plaques brillantes, semblables à des feuilles de métal frotté, des bassins avec, plus loin encore, l'étendue calme de la mer, où un reflet de lune mettait une barre d'argent. Ce spectacle à la fois paisible et grandiose n'eut pourtant pas le don de calmer l'inquiétude des deux amis. À chaque seconde, ils s'attendaient à ce qu'un cri – cri d'appel ou de douleur – déchirât le silence, ou que de nouveaux agresseurs, sortis des bosquets, se précipitassent sur eux.

Ils avaient cependant les nerfs bien trempés et ce fut sans s'être laissés aller à la panique qu'ils atteignirent la grille fermant le parc au centre duquel se dressait la villa.

Se hissant à la force des poignets afin de voir par-dessus la feuille de tôle destinée à empêcher les regards indiscrets de se glisser entre les barreaux, ils inspectèrent le parc, mais celui-ci semblait désert. Cependant, bourré d'ombre, avec ses arbres dressés comme autant de gardiens silencieux et attentifs, il apparaissait plein de menace. Quant à la maison, qui était réellement fort imposante, elle semblait plus sinistre encore vue de près que de loin, et ses fenêtres éteintes, dont les vitres luisaient cependant doucement, sous la clarté diffuse de la lune, telles des plaques de plomb polies, faisaient immanquablement songer aux yeux grands ouverts de quelque monstrueux aveugle.

— Vraiment pas gai, le coin, murmura Ballantine. Il y a une demi-heure, cela paraissait plein de vie et, brusquement, pfffft, plus personne !

— Le mieux serait de nous en assurer, fit Bob. Il se suspendit à une poignée de bronze fixée à l'un des montants de pierre du portail. Très loin, un bruit de sonnerie se fit entendre, faisant songer à une clochette tintant à l'intérieur d'une boîte vide.

II

— Que faisons-nous, commandant ? On se rend coupable d'une violation de domicile ?

Bob Morane haussa les épaules.

— Violation de domicile ? Si l'on veut... Mais la propriétaire de cette villa est une amie, et puis nous avons été invités. D'ailleurs, Tania pourrait être en danger et, s'il en est ainsi, nous ne pouvons demeurer sans rien faire.

Levant le menton, Bob désigna le sommet de la grille, dont chaque barreau se terminait en pointe de hallebarde.

— Allons-y, dit-il. Nous devons en avoir le cœur net...

Ils n'eurent aucune peine à se hisser par-dessus la grille, pour se laisser tomber de l'autre côté. Là, ils demeurèrent un instant immobiles, prêtant l'oreille au moindre bruit. Rien de suspect cependant n'attira leur attention. Seule, la brise, en agitant doucement les branches des pins, produisait un murmure ténu.

Les deux amis comprenaient de moins en moins. Deux heures plus tôt à peine, Tania Orloff les invitait avec empressement à venir lui rendre visite et voilà que, maintenant, comme ils se rendaient à cette invitation, ils trouvaient porte close alors que, peu de temps auparavant, juste avant l'agression dont ils venaient d'être victimes, la villa était encore illuminée. Certes, Bob et Ballantine savaient que, chaque fois que, dans le passé, ils avaient rencontré Tania Orloff, c'avait été dans des circonstances étranges. Rien cependant, à l'heure présente, ne semblait motiver la bizarrie des événements.

Bill s'était agenouillé pour inspecter le sol de l'allée centrale, qui avait gardé, dans la terre meuble, les empreintes fraîches de pneus aux dessins différents.

— Plusieurs voitures sont passées par ici, il n'y a pas bien longtemps, remarqua l'Écossais.

— Il n'y a pas à douter, fit Bob. Et ces voitures étaient celles que nous avons entendues passer sur la route. Cela ressemble fort à une fuite...

— Pourquoi Tania aurait-elle fui juste après nous avoir invités chez elle ? Et pourquoi aurait-on cherché à nous empêcher d'assister à cette fuite ?

À cette double question posée par son ami, et à laquelle il eût été bien en mal de donner une réponse, Morane serra les mâchoires.

— Et s'il s'agissait plutôt d'un enlèvement, Bill ? Le géant ne répondit pas tout de suite. Finalement, il désigna la villa, en disant :

— Allons jeter un coup d'œil dans la maison. Peut-être y trouverons-nous la clé de ce mystère.

En longeant l'allée centrale du parc, ils se dirigèrent vers la villa qui, vue de près, se révéla fort élégante. De style vaguement Louis XV, elle était à un seul étage, et l'on accédait au rez-de-chaussée par un large perron à double jetée d'escaliers. La porte principale, en chêne massif, semblait inviolable. Les deux amis firent alors le tour de la bâtisse, essayant les fenêtres une à une, mais toutes étaient fermées de l'intérieur. Certes, il eût été possible de briser une vitre, mais Bob et son compagnon préféraient ne pas user d'un tel procédé qui, par la suite, ouvrirait l'habitation à tout venant, homme ou bête.

Ballantine désigna un tuyau d'évacuation des eaux, tuyau en fonte courant le long de l'un des angles postérieurs de la maison.

— Si nous grimpions par-là, commandant ? Peut-être, une fois sur le toit, trouverons-nous une quelconque voie de pénétration.

— Excellente idée, Bill, approuva Morane. Je vais grimper d'abord et tu ne me suivras que quand j'aurai atteint le toit. Les crampons m'ont l'air solidement fixés, mais il est inutile de risquer de les desceller sous notre double poids...

Saisissant la conduite à pleines mains, Bob se mit à grimper rapidement en prenant appui des pieds contre la muraille. Ce n'était pas la première fois, il s'en fallait de beaucoup, qu'il se livrait à pareil exercice, et il lui fallut une minute à peine pour

atteindre le toit. Quand il fut étendu à plat ventre dans le chéneau, il siffla par trois fois, très légèrement, et Bill se mit à grimper à son tour.

En dépit de son poids et de sa masse, le géant possédait une agilité que lui aurait enviée beaucoup d'hommes de moindre corpulence. Il mit donc peu de temps pour rejoindre son compagnon. Aussitôt, longeant le toit, ils se mirent en quête d'une ouverture qui leur permit de pénétrer à l'intérieur de la maison. Au bout d'une quinzaine de minutes de recherches, ils la découvrirent sous la forme d'une tabatière dont la crémaillère était mal fixée. Ayant rabattu le châssis contre le toit, Morane glissa dans l'ouverture son bras armé de la torche électrique. Il pressa le bouton de contact et le cône de lumière éclaira un grenier aux épaisses solives, où régnait une parfaite propreté. Le Français et son ami prêtèrent l'oreille, mais pas le moindre bruit ne se faisait entendre à travers l'énorme bâtie.

— Allons-y ! souffla Bob.

Souples comme des chats, et presque aussi silencieux grâce à leurs espadrilles, ils sautèrent dans le grenier et, la main crispée sur leur démonte-pneus, commencèrent l'exploration de la villa. Celle-ci, meublée avec luxe et goût, ne devait guère leur réservé de surprise, car elle était réellement déserte des combles à la cave. Tout cependant, dans le désordre de certaines pièces comme la cuisine, la lingerie et, aussi, les garages, indiquait un départ précipité.

— On dirait réellement que les habitants de cette maison ont fui sans prendre le temps de se préparer, fit Bob.

— Mais pourquoi Tania aurait-elle fui ainsi, tout à coup, juste après nous avoir invités ? demanda Ballantine. En admettant même qu'il en fût ainsi, elle nous aurait au moins laissé un message...

Morane sursauta.

— Un message ! s'exclama-t-il. C'est cela !... Il doit y avoir un message quelconque... Cherchons...

Ce fut Bob lui-même qui trouva le message en question sur le grand dressoir espagnol de la salle à manger. C'était une simple feuille de papier à moitié engagée sous un vase crétois, et qui portait ce simple mot, tracé d'une main hâtive : *Calcutta*.

— Pas de doute, affirma Morane. C'est bien l'écriture de Tania. Probablement a-t-elle voulu nous faire savoir qu'elle se rendait à Calcutta...

— Mais pourquoi tout ce mystère, commandant ? Pourquoi, puisqu'elle nous a laissé ce message, Tania n'y a-t-elle pas porté davantage de renseignements, comme une date, une adresse ?... Pourquoi n'y a-t-elle pas joint un mot d'explication ?

— Sans doute parce qu'elle n'en a pas eu le temps, supposa Morane. Ou peut-être parce qu'elle était surveillée...

— Surveillée ?... Par qui ?... Pourquoi ?... Et que signifie également cette agression sans suite dont nous avons été victimes ?

Morane souleva les bras et les laissa retomber le long de son corps en signe d'impuissance.

— Inutile de continuer à nous poser des devinettes, Bill, puisqu'il nous est impossible, pour le moment du moins, d'en trouver les solutions.

Le Français demeura un instant silencieux, puis il reprit, d'une voix rêveuse :

— J'ai l'impression que la seule façon d'obtenir les renseignements que nous cherchons serait de nous rendre à Calcutta pour tenter d'y retrouver Tania... si c'est bien pour Calcutta qu'elle est partie...

Il se tut une nouvelle fois, pour reprendre encore :

— Mais nous n'avons plus rien à faire ici pour le moment. Rentrons à Cannes. Là, nous aviserais...

Le Français plia le laconique message et le glissa dans la poche-poitrine de sa chemise de polo. Retraversant la maison, les deux amis regagnèrent les combles, puis le toit. Après avoir soigneusement refermé la tabatière derrière eux, ils redescendirent dans le parc et, dix minutes plus tard, ils retrouvaient la Jaguar demeurée sous les arbres, au bord de la route. Rapidement, ils changèrent la roue et reprirent le chemin de la ville.

En pénétrant dans leur chambre, à l'hôtel, Bob Morane et Bill Ballantine devaient éprouver une surprise. Deux hommes les y attendaient. L'un d'eux était un personnage d'une cinquantaine d'années, racé et à l'élégance discrète, toute

britannique ; le second, plus jeune, brun, l'œil sombre et inquisiteur, portait assez gauchement des vêtements de confection.

Tout de suite, Morane et Bill avaient reconnu le premier des deux hommes, qui s'était levé pour leur tendre la main.

— Sir Archibald ! s'était exclamé Bob. Comment êtes-vous ici ?

— La direction de l'hôtel nous a introduits, répondit le gentleman. J'avais besoin de vous voir sans retard, Bob. À Paris, j'ai appris que vous étiez à Cannes, et j'ai aussitôt pris l'avion...

Sir Archibald Baywatter, Commissioner de Scotland Yard, était une vieille connaissance de Bob Morane et de Bill Ballantine, qu'il avait aidés dans leur lutte contre Monsieur Ming, alias l'Ombre Jaune, et il était tout naturel que les deux amis fussent surpris de sa présence à Cannes au moment où ils venaient eux-mêmes de vivre une aventure pour le moins étrange et à laquelle se trouvait étroitement mêlée la propre nièce dudit Monsieur Ming.

Le chef du Yard se tourna vers l'homme qui l'accompagnait, et qui s'était levé lui aussi.

— Mais laissez-moi vous présenter le commissaire Silviani, de la police niçoise...

Des poignées de main furent échangées. Ensuite, Bob se tourna vers Baywatter, pour dire avec un sourire.

— Vous en tirez une tête, Sir Archibald. Je ne sais pourquoi vous vous êtes dérangé de Londres dans le seul but de me rencontrer, mais il ne semble pas que cela vous fasse grand plaisir...

— Ce n'est pas cela, fit l'Anglais qui, en effet, montrait un visage contrarié. Mon voyage a été motivé par une raison grave...

— Une raison grave ? dit Ballantine. De quoi s'agit-il ?...

— Tout simplement que nous avons de fortes présomptions pour croire qu'IL est revenu, gronda Sir Archibald d'une voix sépulcrale.

— IL ? dit Bob sans avoir l'air de comprendre. Le chef du Yard hocha la tête.

— Je veux parler de Ming, expliqua-t-il. J'ai toutes les raisons de supposer qu'il était à Londres il y a quelques jours.

Cette révélation tomba sur Bob et Ballantine telle une chape de plomb. Ils furent quelque temps avant de retrouver l'usage de la parole.

— Ce que vous dites est absurde, lança enfin Morane avec véhémence. Mieux que quiconque, je sais que l'Ombre Jaune est morte, et cela sans que le moindre doute soit possible !

De la main, Archibald eut un geste d'apaisement.

— Ne nous emballons pas, Bob !... Tout ce que vous pourrez me dire, je le sais. Je sais aussi que Monsieur Ming est mort, et bien mort... Pourtant, avant de m'écraser sous votre indignation, Bill et vous, laissez-moi parler sans tenter de m'interrompre...

— Ce sera comme vous le désirez, déclara Morane après un bref instant d'hésitation. Nous vous écoutons...

Le Français et Ballantine allèrent s'asseoir sur leur lit respectif, et Sir Archibald commença :

— Les événements que je vais vous rapporter remontent à quatre jours seulement, quand on retrouva, assassiné, dans son luxueux appartement de la Cité, le célèbre Lord Crescent Fairbridge, l'un des plus grands spécialistes des affaires orientales, qui était sur le point de terminer un important rapport, destiné au Foreign Office, sur les activités de certaines puissances occultes asiatiques. Une fois le crime commis, on ne devait plus trouver, comme traces de ce rapport, que des cendres brûlées dans un foyer. Le plus étrange de toute l'affaire furent cependant les circonstances dans lesquelles le meurtre fut perpétré. Lord Fairbridge avait en effet eu les vertèbres cervicales brisées par une main à ce point vigoureuse qu'aucun homme ne semblait pouvoir être mis en cause. Mais ce qui était plus étonnant encore, c'étaient les extraordinaires traces de griffes relevées un peu partout, sur les murs et les meubles de la pièce où devait être découvert le corps du malheureux Lord Fairbridge. Nous avons d'ailleurs trouvé ceci sur son fauteuil...

Sir Archibald tira de sa poche un petit objet qu'il tendit à Morane. Il s'agissait d'un cône d'acier très effilé et légèrement

recourbé, long de cinq centimètres environ et dont l'extrémité était aiguisée comme un poignard.

— Une griffe d'acier ! fit Bob d'une voix sourde.

— Cela ne vous rappelle rien ? demanda le chef de Scotland Yard.

Bob ne répondit pas. Il se contenta de demander à son tour :

— Qu'avez-vous déduit de tout ceci ?

— Ce que vous en auriez déduit à ma place, Bob. La main d'acier, télécommandée de l'extérieur, est entrée dans l'appartement, sans doute par la fenêtre et en grimpant le long de la façade. Elle s'est jetée sur Lord Fairbridge, qui a tenté et réussi à lui échapper à plusieurs reprises, ce qui explique les traces de griffes sur les meubles et les murs. Finalement cependant, le monstre métallique a réussi à atteindre sa victime et l'a exécutée. Toujours commandée de l'extérieur, la main s'est emparée du manuscrit du rapport et l'a jeté dans les flammes du foyer...

L'Anglais s'interrompit, pour guetter les réactions de Morane. Pourtant, ce dernier continuait à demeurer silencieux. Les faits que Sir Archibald venait de rapporter ne l'étonnaient pas outre mesure. Lui-même, il n'y avait guère, alors qu'il luttait contre l'Ombre Jaune, avait eu ainsi affaire, dans les zones pouilleuses de la porte de Clignancourt, à Paris, à une main d'acier télécommandée, conçue par Ming et à laquelle il n'avait réussi à échapper qu'après un combat désespéré².

— Tout cela est très bien, Sir Archibald, finit par dire le Français, mais vous oubliez qu'à Paris la main d'acier qui m'a attaqué était guidée grâce à des caméras dissimulées dans la maison qu'elle gardait. Dans le cas présent, on pourrait difficilement imaginer que des caméras aient pu être dissimulées secrètement dans l'appartement de Lord Fairbridge...

Baywatter dodelina doucement de la tête.

— Évidemment, Bob, reconnut-il, c'est là une chose que l'on pourrait en effet difficilement imaginer. Mais on peut avoir perfectionné la main. Elle peut à présent renfermer elle-même

² Voir La revanche de l'Ombre Jaune, Marabout Junior n°158.

une caméra minuscule ou encore, bénéficiant des derniers perfectionnements de la cybernétique, être douée de réactions propres... N'oublions pas que la science de Ming est très étendue...

— ÉTAIT très étendue, corrigea Ballantine.

À nouveau, le commissioner de Scotland Yard dodelina de la tête.

— Était très étendue, fit-il en écho. Si vous voulez... N'empêche que, le soir même du meurtre, selon un témoin, une grosse limousine noire se trouvait stationnée non loin de l'immeuble où se trouve l'appartement de feu Lord Fairbridge. À l'intérieur de cette limousine, il y avait un homme vêtu comme un clergyman, avec un visage olivâtre, aux traits nettement mongoloïdes, et un crâne rasé. Bref, tout le portrait de l'Ombre Jaune !

III

Les dernières paroles de sir Archibald Baywatter : *...tout le portrait de l'Ombre Jaune* – étaient tombées dans la chambre à la façon d'un froid polaire qui fige tout, changeant les hommes en blocs de glace. Et c'était bien ce que Bob Morane et Bill Ballantine étaient devenus : deux blocs de glace. Ils avaient eu l'impression que leur sang se solidifiait soudain dans leurs veines, que leurs membres prenaient la consistance de la pierre, les condamnant à une immobilité complète. En même temps, une angoisse difficilement surmontable étreignait leurs poitrines, rendant toute respiration pénible.

Ce fut laborieusement que Morane se tira de celle peur paralysante que les seuls mots d'Ombre Jaune avait fait fondre sur lui. Il secoua la tête.

— Ce que vous dites ne tient pas debout, Sir Archibald. Ming ne pouvait se trouver à Londres il y a quelques jours, ni nulle part ailleurs. Je vous le répète, il est mort, et bien mort...

— Une fois déjà nous l'avons cru, souvenez-vous, dit doucement l'Anglais, pour nous rendre compte, peu de temps après, qu'il n'en était rien...

— Je sais, je sais, murmura Bob en hochant la tête. Cette première fois cependant, l'on n'avait pas retrouvé le corps de notre ennemi, qui s'était fait remplacer par un sosie. Pourtant, à présent, il ne peut y avoir le moindre doute. C'est bien Ming que j'ai tué là-bas, au cœur des monts Naga, en Birmanie car, avant qu'il n'ouvre le feu sur moi et ne m'oblige à tirer à mon tour, j'ai été un instant subjugué par son extraordinaire pouvoir hypnotique. Nous avons pu à loisir étudier sa dépouille mortelle, que nous avons ensuite inhumée avec l'aide des Drapeaux Verts de Monsieur Oh-Oh...

— Je sais tout cela, coupa Sir Archibald. Pourtant...
Bob eut un signe tranchant de la main.

— Il n'y a pas de pourtant, jeta-t-il. L'Ombre Jaune est bien morte, et il n'y a pas à revenir là-dessus...

— À moins, bien entendu, glissa Ballantine avec un sourire, qu'on ne prête à cet épouvantail le pouvoir de revenir d'entre les ombres...

Du geste, le chef de Scotland Yard calma les deux amis.

— Inutile de nous emballer. Vous affirmez une fois de plus que l'Ombre Jaune est bien morte, que vous en avez la certitude, et il n'est pas dans mes intentions de mettre un seul instant votre parole en doute. Cependant, gardons la tête froide et raisonnons calmement. Monsieur Ming n'est plus. Soit... N'empêche que, voilà quatre jours à peine, à Londres, un individu répondant exactement à son signalement était aperçu à proximité de l'immeuble habité par Lord Fairbridge, spécialiste des affaires orientales, qui devait être assassiné la nuit même alors qu'il se préparait à remettre au Foreign Office un important dossier sur l'activité de certaines puissances occultes de l'Asie, dossier qui devait d'ailleurs disparaître. Tout ceci posé, tentons d'en tirer quelques déductions. Monsieur Ming est bien mort. Ne revenons donc plus là-dessus. Mais le mouvement Vieille Asie, dont il était le chef, peut lui avoir survécu. Ses dirigeants actuels doivent immanquablement s'être rendu compte du vide que laissait la disparition du terrible Mongol, qui était à la fois le fondateur, l'âme et le moteur tout-puissant de l'organisation. Il en était aussi le drapeau. Partout, à travers le monde, sa seule apparition inspirait la terreur. Il est donc tout à fait normal que le mouvement Vieille Asie ait tenté de ressusciter Ming. Comment ? En lui fabriquant un nouveau sosie, tout simplement, et c'est ce sosie qui a dû être aperçu à Londres...

Une moue poussa en avant les lèvres de Morane, qui passa sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux.

— Voilà une explication satisfaisante, admit-il. À la place des dirigeants du mouvement Vieille Asie, j'aurais en effet agi de cette façon. En faisant croire que Ming est toujours en vie, ils prolongeraient l'atmosphère de terreur et de fanatisme qu'il faisait naître sur son passage, et il ne leur resterait plus qu'à tirer les marrons du feu... Certains indices que nous avons

relevés, Bill et moi, au cours de cette soirée, tendent d'ailleurs à prouver que quelque chose de nouveau se trame dans l'ombre...

Ce fut au tour d'Archibald Baywatter de paraître surpris.

— Certains indices ?... Que voulez-vous dire ?

Le Français et Ballantine échangèrent un regard entendu, car la conversation qu'ils venaient d'avoir avec le chef du Yard éclairait d'un jour nouveau les événements survenus au cours de leur étrange visite à la villa de Tania Orloff.

Rapidement, Bob mit Sir Archibald au courant de ces événements. Quand le bref récit fut achevé, l'Anglais fit la grimace.

— Ce que vous venez de me raconter, Bob, fit-il, prouve que, réellement, il y a anguille sous roche. Tania Orloff n'avait aucune raison de fuir ainsi, précipitamment, alors qu'elle attendait votre visite. N'oublions pas que, derrière elle, il y a toujours l'ombre de son monstrueux parent, que ce dernier soit mort ou non...

Le Commissioner se tut, demeura un instant rêveur, puis reprit d'une voix métallique, où perçait une volonté froide :

— Nous devons absolument en avoir le cœur net, savoir ce qui se trame derrière tout ceci. Pour cela, une seule solution : retrouver Miss Orloff, la faire parler. Puisque l'unique indice que nous ayons sur sa destination est ce mot de « Calcutta » griffonné sur un bout de papier, il faudrait, Bob, que vous vous rendiez en Inde avec Bill afin de retrouver votre jeune amie...

— En Inde ! s'exclama Ballantine. Mais le commandant et moi sommes ici en vacances, Sir, à faire de la plongée sous-marine et à nous dorer au soleil, et nous n'avons pas la moindre envie de nous embarquer encore dans de sales histoires...

— Bill a raison, approuva Morane. En ce qui nous concerne, l'Ombre Jaune est morte et enterrée. Donc, rideau sur cette affaire, qui nous a déjà attiré assez d'ennuis comme cela. Si un individu quelconque se ballade par le monde sous les atours de feu Monsieur Ming, que d'autres s'occupent de lui. Après tout, Sir Archibald, vos services secrets ne sont pas uniquement composés de manchots, de culs-de-jatte ou d'estropiés du cerveau. Pourquoi ne pas envoyer un de vos as à Calcutta afin d'y joindre Tania, si telle est bien sa destination ?

— Vous n'ignorez pas, Bob fit remarquer calmement Baywatter, que personne, en dehors de vous, ne pourrait capter la confiance de Miss Orloff. Elle vous connaît et vous estime. À de nombreuses reprises déjà, elle vous a aidé dans la lutte que vous livriez à son oncle, dont les crimes l'écoûraient. Vous seul, et Bill, pouvez accomplir cette mission à Calcutta.

— Et récolter les coups durs s'il y a lieu, glissa l'Écossais d'une voix bourrue.

Mais Morane eut un geste destiné à inciter son ami au calme. Ce n'était pas la première fois qu'il se lançait dans des discussions de ce genre avec Sir Archibald et, toujours, c'était finalement le chef du Yard qui, par son insistance, son exceptionnel pouvoir de persuasion, l'avait emporté. Mieux valait donc ne pas persister dans une joute oratoire dont le résultat était connu d'avance. D'ailleurs, Bob lui-même était curieux — et surtout inquiet — de connaître la menace qui se dissimulait à la fois sous les faits rapportés par Sir Archibald et sous la ténébreuse aventure que Bill et lui venaient de vivre une heure plus tôt à peine.

— Très bien, Sir Archibald, puisque vous y tenez, Bill et moi irons à Calcutta et mettrons tout en œuvre pour retrouver Tania. Nous vous tiendrons au courant des résultats de notre mission...

L'Anglais rendit la main à son interlocuteur, puis à Ballantine, en disant :

— Je savais pouvoir compter sur vous, mes amis. Rentrez à Paris dès demain. Dans deux jours au plus tard, vous recevrez des fonds, vos visas indiens et des places pour le prochain avion à destination de Calcutta. Ne vous occupez de rien. Mes services et ceux de la Sûreté française vous prennent en charge.

Tout en parlant, Baywatter avait tiré une montre en or, extra-plate, de son gousset. Il y jeta un rapide coup d'œil et fronça les sourcils.

— Mais l'heure avance, reprit-il. Juste le temps de gagner l'aérodrome pour m'envoler à destination de Londres...

Il se tourna vers le policier français qui, durant toute l'entrevue, n'avait desserré les dents que pour formuler les politesses d'usage, et ajouta :

— Si, d'ici votre départ de Nice, vous éprouviez le moindre embarras, appelez aussitôt le commissaire Silviani. Il s'empressera de vous fournir toute l'aide nécessaire...

Les quatre hommes se serrèrent la main. Sur le pas de la porte, au moment de sortir, le chef du Yard se tourna une dernière fois vers Morane et son ami, pour déclarer :

— Naturellement, je ne vous souhaite pas ce que vous savez. Cela porte malheur, dit-on...

Quand le battant se fut refermé et que les pas des deux policiers eurent décrû dans le couloir, Bill Ballantine se rejeta avec colère sur son lit, qui craqua et gémit, et ce fut d'une voix rauque qu'il jeta :

— Sacré Sir Archibald... Toujours plaisantin à ses heures... Je me demande pourquoi il ne l'a pas prononcé ce mot de CHANCE, puisqu'il en mourait d'envie ?

Morane, lui, ne dit rien. Depuis quelques minutes, il avait un goût amer dans la bouche. Un goût de catastrophe.

*

Cette nuit-là, Bob Morane, qui avait toujours été fort prédisposé aux cauchemars, rêva qu'une énorme araignée pénétrait dans la chambre. Une araignée de la taille d'un chien de berger, qui avait le crâne rasé de Monsieur Ming et dont chacune des huit pattes était terminée par une grande main de fer articulée – en tous points semblable à la main postiche de l'Ombre Jaune – qui s'ouvrait et se refermait avec un bruit de tenailles. Le monstre, qui était entré par la fenêtre, s'approchait du lit de Bob pour, une fois tout près de ce lit, dérouler une sorte de trompe mince et la pointer vers le dormeur.

Un appel réveilla le Français.

— Commandant !... Attention !... Morane ouvrit les yeux, pour balbutier :

— Qu'est-ce qui... ?

Quelque chose de blanc, qui venait du lit voisin – et qu'il reconnut par la suite comme étant un oreiller – passa devant lui et alla s'écraser contre la forme sombre et basse – une

silhouette humaine, mais réduite – qui s'était substituée à celle de l'araignée onirique.

Le Français n'avait pas encore tout à fait repris ses esprits, qu'il vit la silhouette massive de Bill Ballantine, en pyjama, bondir dans la chambre et s'y livrer à une frénétique partie de cache-cache avec la silhouette énigmatique qui, à présent, faisait, à cause de ses bonds, songer davantage à celle d'un singe qu'à celle d'un arachnide. À un moment donné, le géant parut se rendre maître de la mystérieuse créature mais, celle-ci, soudain, lui fila des mains à la façon d'un savon mouillé serré trop fort, pour rebondir vers la fenêtre, par laquelle elle disparut, comme aspirée par le vide.

Bob avait maintenant retrouvé toute sa conscience. Il alluma la lampe de chevet au moment où son compagnon, la mine déconfite, se détournait de la croisée.

— Jamais eu affaire à un adversaire de ce genre, maugréa le colosse. Souple et rapide comme un singe, et visqueux comme une limace...

Tout en parlant, Ballantine montrait ses larges mains luisantes d'une matière huileuse. Il continua :

— Au moment où je croyais le tenir, il m'a glissé entre les doigts pour filer par la fenêtre. Si vous l'aviez vu descendre le long du fil du paratonnerre ! C'était noir et haut comme ça – le géant mettait la main environ à la hauteur de sa taille. À mon avis, il devait s'agir d'un chimpanzé ou d'un orang-outan...

Morane s'était levé à son tour. Se courbant, il ramassa un petit tube de bambou, long de cinquante centimètres environ et à l'intérieur duquel se trouvait glissée une minuscule fléchette.

— Si tu as déjà vu un chimpanzé ou un orang-outan se servir de ça, mon vieux Bill, je t'offre une trottinette à réaction...

Ballantine s'était penché pour étudier l'objet que son ami tenait entre les doigts.

— Une sarbacane ! s'exclama-t-il.

— Oui, fit Bob, une sarbacane... Précautionneusement, il retira le trait glissé dans le tube de bambou, et dont la pointe se révéla enduite d'une sorte de gelée vitreuse.

— Du poison, expliqua le Français. Sans doute quelque préparation à base d'upas. Si tu ne t'étais pas souvenu à temps

de l'époque où, au régiment, tu te livrais à des batailles de polochons, notre visiteur m'envoyait ce dard dans la peau, et bonsoir la compagnie...

Durant quelques instants, le Français demeura songeur. Quand il releva la tête, une ride de soucis plissait son front.

— Quant à ton... chimpanzé, je crois pouvoir lui donner une identité précise. Un nain Andamanais, tout simplement.

— Un pygmée ?

— Oui... Ou, mieux, un négrito des îles Andaman. Si tu t'en souviens, j'ai déjà eu affaire à plusieurs d'entre eux, il n'y a guère, dans les carrières souterraines de Paris. Ming se servait d'eux pour remplir certaines missions. Ce sont des êtres farouches, aux instincts de bêtes sauvages et auxquels une taille extrêmement réduite permet de se glisser là où un homme normal ne passerait pas...

— Si je comprends bien, les nouveaux maîtres de la Vieille Asie continuent à user des mêmes méthodes que Ming.

Morane hocha la tête affirmativement.

— Cela m'en a tout l'air, Bill... Cela m'en a tout l'air... À moins que...

Il secoua les épaules comme pour chasser une pensée par trop lancinante et absurde. S'approchant de la table de nuit dressée entre les lits jumeaux, il décrocha le combiné téléphonique et, quand il eut obtenu le standard, demanda :

— Passez-moi le commissariat de police, s'il vous plaît.

Lorsqu'il fut en communication avec le commissariat, il exprima le désir de parler au commissaire Silviani, mais ce dernier était absent.

— Avez-vous une idée de l'endroit où je pourrais le toucher ? fit Bob.

L'agent, à l'autre bout du fil, parut choqué par cette demande.

— Où vous pouvez toucher le commissaire ? Puis-je connaître d'abord votre identité ?

— Mon nom est Robert Morane...

— Le commandant Morane ?

— C'est cela tout juste !

Le policier parut se calmer, et ce fut d'une voix avenante, respectueuse presque, qu'il enchaîna :

— J'ai reçu des ordres à votre sujet, commandant Morane. Vous pouvez atteindre le commissaire à son domicile privé. Le numéro de téléphone est : 324.637.

Le Français remercia l'agent et raccrocha, pour se remettre presque aussitôt en communication avec le standard de l'hôtel. Quelques secondes plus tard, on lui passait le numéro de Silviani. Il y eut une série de bourdonnements, puis quelqu'un décrocha brusquement et une voix, mi-endormie, mi-colère, fit dans l'appareil :

— Allô... qui demandez-vous ?

— Le commissaire Silviani...

— C'est lui-même... Mais il aimerait dormir, le commissaire Silviani. A-t-on idée de...

— Le commandant Morane ici, commissaire. Je m'excuse de vous réveiller, mais je suis poussé par des raisons graves. Il y a quelques minutes à peine, on a essayé de m'assassiner...

Silviani parut soudain tout à fait réveillé.

— Assassiner ! s'exclama-t-il. Dans un quart d'heure, je serai à votre hôtel...

— Non, ce ne serait pas la peine. Le meurtrier qui, heureusement, a raté son coup, a réussi à fuir, et il est quasi certain qu'on ne le retrouvera pas... Vous me rendriez davantage service en me fournissant quelques renseignements...

— Dites, commandant Morane... Si je puis vous être utile ?...

— J'aimerais savoir si aucun suspect pouvant être mêlé à l'affaire qui nous intéresse n'aurait pas quitté Cannes, et le pays, au cours de cette nuit, surtout par air ou par mer. Bien entendu, toute nouvelle du passage de Miss Tania Orloff serait la bienvenue...

— Comptez sur moi, commandant, fit le policier. Dès que j'ai du nouveau, je vous rappelle à votre hôtel. Je vais sans retard alerter mes services...

Les deux hommes raccrochèrent en même temps. Morane se tourna alors vers Ballantine.

— À présent, Bill, tout ce que nous avons à faire, c'est attendre des nouvelles de Silviani...

Ces nouvelles leur parvinrent à l'aube. Aucun personnage suspect n'avait quitté Cannes, et l'on n'avait aperçu Miss Orloff nulle part.

— Une seule chose à signaler, avait dit pour terminer le policier. Il y a deux heures à peine, un grand yacht battant pavillon pakistanais a quitté le port. Il y avait naturellement des Asiatiques à bord, et c'est pour cette seule raison que je vous en parle, car leurs papiers étaient parfaitement en règle...

— Et comment s'appelait ce yacht ? interrogea Morane.

Sans se faire prier, Silviani renseigna son correspondant. Bob demeura un instant immobile, figé, comme s'il venait de recevoir un coup et tentait de récupérer.

— Merci, commissaire, finit-il par dire d'une voix blanche. Je vous rappellerai.

Il raccrocha et se tourna vers Ballantine, qui avait suivi la conversation.

— Sais-tu comment s'appelait ce yacht, Bill ? s'enquit Morane.

— Je n'en sais rien, commandant, mais à voir votre tête il devait porter un bien drôle de nom...

Une grimace tordit la bouche du Français.

— Un drôle de nom ?... Et comment !... Le *Naga* ! Destination : l'Inde. Ça te dit quelque chose, Bill ?

Le colosse poussa une exclamation étouffée.

— Si ça me dit quelque chose, commandant ? Un peu... Le *Naga* !

Ballantine demeura un instant songeur, puis il balbutia encore :

— Le *Naga* !... Le *Naga* !

Il quitta soudain le lit sur lequel il était assis, et fit d'une voix émue :

— J'ai l'impression, commandant, que ce petit voyage à Calcutta va nous résERVER bien des surprises.

Bob Morane, lui, ne fit aucune remarque. Ses regards rencontrèrent ceux de son compagnon et, aussitôt, sans qu'il leur fût nécessaire d'échanger de nouvelles paroles, ils se comprirent. Tous deux avaient la soudaine impression qu'un spectre monstrueux venait de pénétrer dans la pièce.

Le spectre de l’Ombre Jaune. De feu Monsieur Ming.

IV

S'étant frayé un chemin à travers ce prodigieux univers de terre et d'eau qu'est le delta du Gange, le puissant yacht était venu s'amarrer le long du quai de l'Hooghly, sur les eaux duquel le soleil couchant jetait des reflets d'or et de jade. À sa proue, ce simple mot, *Naga*, s'inscrivait en lettres noires sur la grande page blanche de la coque.

À cette heure, appartenant encore au jour et déjà un peu à la nuit, les quais offraient une image miniature de l'Inde, dont ils étaient un peu comme l'un des postes avancés, avec leur prodigieux capharnaüm d'objets hétéroclites, de caisses, de paniers, de ballots, et la foule bariolée qui s'y pressait, marchands aux strictes redingotes d'alpaga noir, coolies chargés comme des ânes, lascars à demi-nus, mendians dépenaillés... Assurément, ces deux Européens aux vêtements salis, aux joues mal rasées, qui se tenaient assis – ou plutôt vautrés – côte à côte contre de vieilles caisses puant le poisson ranci, ne détonaient pas dans cette atmosphère haute en couleur et en relents. Deux épaves semblait-il, rongées par la paresse et l'alcool. Pourtant, un observateur averti aurait vite changé d'opinion au sujet desdites épaves. L'un des deux hommes était un colosse roux, bien en forme à en juger par les muscles de son cou qu'aucune graisse n'enrobait, l'autre un gaillard bien découplé, jeune, nerveux, dont l'œil brillait clair et franc. Hercule et Persée déguisés en parias.

Mine de rien, aussi indifférents en apparence à ce qui se passait autour d'eux que s'ils étaient réellement en train de cuver leur alcool, Bob Morane et Bill Ballantine surveillaient le yacht.

— Pas d'erreur, c'est bien lui, constata Morane. L'Écossais hocha la tête.

— Ouais, commandant, pas d'erreur... Reste à savoir ce qu'il a dans le ventre... Je me sens desséché par la curiosité.

— Encore un peu de patience... Bientôt, nous serons fixés...

Les deux amis étaient arrivés à Calcutta par avion une dizaine de jours plus tôt. En attendant le yacht, ils avaient mené une petite enquête et appris que Tania Orloff possédait, au nord de la ville, un petit palais qui, assurément, faisait partie de l'héritage de Ming. Traînant dans les parages, Bob et Ballantine avaient acquis la certitude qu'on était en train de tout y préparer pour recevoir quelqu'un. Ce quelqu'un, dans l'esprit des deux amis, ne pouvait être que Tania.

Nantis du maximum de renseignements possible sur le palais, dans lequel ils avaient même pénétré nuitamment, en l'absence des domestiques qui n'y demeuraient pas encore, connaissant même la marque et les numéros minéralogiques des voitures enfermées dans les garages, Morane et Ballantine avaient alors commencé leur surveillance discrète du port. Afin de ne pas trop attirer l'attention au cours des quelques jours que devait durer cette surveillance, ils avaient pris l'apparence de marins en rupture de mer et qui, privés d'eau salée, avaient remplacé avec empressement celle-ci par le whisky, le gin ou l'alcool de riz.

C'était une heure plus tôt que le *Naga* avait fait son apparition sur l'Hooghly. À présent, il était amarré et le gangway avait été descendu, reliant son pont au quai.

Deux autos noires, une Rolls Royce et une Bentley, qui devaient avoir pas mal d'âge mais gardaient pourtant cette allure, ce chic un peu désuet de certaines douairières confites dans la tradition, apparurent à l'extrémité du quai, le long duquel elles continuèrent à rouler pour s'arrêter à hauteur du yacht.

Le coude de Ballantine toucha discrètement celui de Morane.

— On a déjà vu ces antiquités quelque part, hein, commandant ?

Bob hocha la tête affirmativement. Il avait également reconnu les deux voitures, et aussi leurs numéros minéralogiques, pour les avoir contemplées dans les garages du palais qui, au cours des journées, et surtout des nuits précédentes, avaient été l'objet de toutes leurs attentions.

— Je crois que nous tenons le bon bout, Bill. Tout ce qui nous reste à faire pour l'instant, c'est ouvrir l'œil.

Il ne leur fallut pas patienter bien longtemps, car une brusque animation devait se manifester sur le pont du yacht. Des lascars, chargés de valises, s'avancèrent sur le gangway et se dirigèrent vers les deux voitures dans les coffres et sur les portebagages desquels les colis furent entassés. Une dizaine de personnes apparurent alors et descendirent sur le quai. Parmi elles, une très jeune femme, fort belle, vêtue d'un élégant tailleur de shantung et dont les longs cheveux d'un noir brillant encadraient un visage d'une beauté rare, aux traits mongoliens adoucis par une évidente ascendance européenne.

— Tania ! souffla Bill en désignant du menton la demi-chinoise.

Morane acquiesça.

— Oui, fit-il. Tania et sa suite. Cette fois, plus à douter. La piste rue nous avons suivie jusqu'ici est la bonne...

La demi-Chinoise et les gens qui l'accompagnaient s'étaient entassés dans la Rolls et la Bentley qui démarrèrent. Après avoir accompli un virage court, elles roulèrent dans la direction d'où elles étaient venues et disparurent vers l'extrémité du quai.

— Nous les suivons ? interrogea Ballantine. Le Français secoua la tête.

— Rien ne presse, fit-il. Nous savons où retrouver Tania... Pour l'instant, j'aimerais continuer à surveiller encore un peu le yacht. Peut-être a-t-il encore des secrets à nous livrer...

Bill Ballantine considéra son compagnon avec curiosité.

— Qui espérez-vous voir apparaître, commandant ? Est-ce que, par hasard... ?

Morane haussa les épaules et interrompit son ami, comme s'il voulait l'empêcher de prononcer le nom que tous deux avaient à l'esprit.

— Justement, Bill, je ne veux rien laisser au hasard...

Éitant de prononcer la moindre parole qui aurait pu les obliger, malgré eux, à formuler le terrible nom qui était venu sur leurs lèvres, ils demeurèrent en faction dans leur coin, que le soir tombant emplissait toujours davantage de pénombre. Quand la nuit fut complète cependant, ils n'avaient fait aucune

découverte intéressante. Des individus avaient quitté le yacht, des individus de toutes tailles et de toutes allures, pour la plupart des lascars ou des matelots chinois et arabes. Quelques Européens aussi, mais plus rares. Parmi ces gens qui, assurément, faisaient partie de l'équipage du yacht, aucun ne devait retenir de façon précise l'attention des deux observateurs.

Dix nouvelles minutes se passèrent. Les quais n'avaient rien perdu de leur animation, mais plus personne n'a quitté le *Naga*.

— Cette fois, constata Ballantine, nous en sommes pour nos frais d'attente.

— Oui, reconnut Bob. Aucun de ces hommes ne semblait être Lui. Pourtant, nous savons mieux que personne combien IL sait changer son aspect, se rendre insignifiant et...

Morane s'interrompit soudain avec embarras, comme s'il venait de dire une bêtise. Cela n'avait cependant pas échappé à Bill.

— Pourquoi parlez-vous au présent, commandant ? Pourquoi avez-vous employé « sait » au lieu de « savait » ? Tout à fait comme s'il n'était pas mort... Or, justement, **NOUS SOMMES CERTAINS QU'IL EST MORT !**

— Naturellement, Bill, naturellement, reconnut Morane. Ming est mort, mais c'est son esprit que nous combattons pour le moment, l'esprit qui anime le mouvement Vieille Asie. Le fantoche aperçu à Londres, et qui remplace l'Ombre Jaune, ne possède assurément pas le génie de cette dernière, mais il nous faut cependant agir contre lui, car il est un peu comme un étendard sous les plis duquel peuvent naître de nouvelles terreurs, être perpétrés de nouveaux crimes... À mon avis, Ming II – je lui donne ce nom jusqu'à nouvel ordre – Ming II donc, était à Nice en même temps que nous, car je ne vois pas d'autre explication au départ précipité, et secret, de Tania Orloff. Ming II devait également se trouver à bord du *Naga*, où le nain Andamanais qui a pénétré dans notre chambre, a dû trouver refuge au moment de l'appareillage. Les actuels chefs de la Vieille Asie se sont doutés que l'apparition d'un nouveau Ming nous lancerait sur le sentier de la guerre. Voilà pourquoi on a tenté de nous supprimer sans crier gare...

— Tout cela me paraît fort plausible, reconnut Bill Ballantine.

Il pointa le menton en direction du *Naga* et continua :

— Donc, si notre Monsieur Ming numéro deux était à bord du yacht et que, suivant toute apparence, il n'en est pas descendu...

— Il doit toujours s'y trouver, enchaîna Morane.

Dans les ténèbres, l'Écossais se mit à rire silencieusement.

— Si je comprends bien votre pensée, commandant, tout ce qui nous reste à faire, c'est aller jeter un coup d'œil là-dedans...

— Tout juste, mon vieux Bill, fit Morane d'une voix décidée. Peut-être ne découvrirons-nous rien, mais nous en aurons au moins le cœur net... Allons-y...

— Et si, quand nous prendrons pied sur le pont du yacht, on nous demande ce que nous venons y faire ? interrogea Bill.

— Nous dirons que nous sommes des matelots et que nous cherchons de l'embauche, tout simplement.

— Et si on ne nous croit pas et qu'on nous cherche noise ?

— Dans ce cas, jeta Bob avec indifférence, de deux choses l'une. Ou bien nous montrerons nos crocs, ou bien nous jouerons les filles de l'air, suivant les circonstances...

Lentement, les deux hommes se levèrent, pour se diriger vers le *Naga*, dont un unique fanal éclairait le pont.

Ce fut sans encombre que les deux amis devaient franchir le gangway et prendre pied sur le yacht. Ils se tapirent dans un coin sombre, tout contre le bordage, d'où ils purent à loisir étudier les lieux.

Le *Naga* ressemblait à tous les yachts de grand luxe qui, leur tonnage – pourtant respectable – mis à part, mériteraient bien davantage le nom de paquebots. Tout y était propre, briqué, verni et ripoliné, avec les aménagements nécessaires à la joie et au confort des passagers. Oui, un yacht de milliardaire comme les autres mais qui, à cause de son nom, évocateur de mauvais souvenirs pour Bob Morane et Bill Ballantine, prenait cependant un aspect menaçant et sinistre.

De la main, Morane désigna le pont supérieur où devaient, en principe, être logées les cabines des passagers.

— Commençons notre visite par là...

À demi-courbés, ils filèrent le long du bordage, dont l'ombre les dissimulait. Maintenant, ils n'avaient plus rien de deux ivrognes. Tout en eux était précision et souplesse, et ils progressaient sans faire plus de bruit que deux Indiens traquant un gibier.

Ils atteignirent l'escalier menant au deck supérieur et, toujours avec la même souplesse, se hissèrent au sommet. À nouveau, ils se tapirent et jetèrent un regard autour d'eux. Comme le promenoir était désert, ils s'enhardirent et se glissèrent vers une porte donnant sur une coursive lambrissée d'acajou et où s'ouvraient une demi-douzaine de portes de cabines, en acajou elles aussi.

Prêtant l'oreille devant chaque porte, Morane et Bill entreprirent de visiter chaque cabine. Dans la première et la deuxième, ils ne devaient rien découvrir d'intéressant. C'étaient des cabines classiques et impersonnelles, comme il en existe sur tous les yachts et paquebots de luxe. La troisième, par contre, beaucoup plus vaste que ses voisines, s'en distinguait également par un ameublement moins conventionnel. Tout y témoignait de la présence fréquente d'un même occupant qui y avait posé sa griffe en la décorant suivant ses goûts.

La grande bibliothèque, qui couvrait tout un panneau de la cabine, retint surtout l'attention des deux visiteurs. Un coup d'œil sur les titres des volumes rangés là devait suffire pour indiquer à Morane que le maître des lieux était loin d'être le premier venu. Pas de romans, mais des ouvrages de philosophie et de science, pour la plupart difficilement accessibles au commun des mortels, et dont beaucoup dataient des débuts de l'imprimerie. Il y avait là, entre autres, les œuvres de François Bacon, de Jérôme Cardan, d'Albert le Grand, de Paracelse, de Pic de la Mirandole et de bien d'autres de ces grands esprits du Moyen Âge et de la Renaissance, mi-savants, mi-magiciens, mais sur les travaux desquels devait s'appuyer la science moderne. À côté de ces trésors occidentaux il y en avait d'autres, venant de l'Orient, sous forme de vénérables manuscrits hébreux, arabes, hindous ou chinois inconnus de Morane et de Ballantine. Le présent était également représenté abondamment avec les œuvres de Einstein sur la relativité, les travaux de

Lorentz et de Fitzgerald sur la contraction de l'espace-temps, et des traités fort savants de mathématiques, de chimie, de physique, d'électronique, d'astronomie, de cybernétique, le tout commenté, complété avec une précision, une maîtrise qui en disait long sur l'érudition, et surtout l'intelligence, de celui à qui appartenait cette bibliothèque résumant tout le savoir humain.

Bob Morane remit sur son rayon une œuvre d'Einstein copieusement annotée en marge.

— Je ne connais qu'un homme dont la science s'étendait ainsi à tous les domaines, dit-il. Et cet homme c'était...

— Ming ?... fit Ballantine.

Le Français hocha la tête affirmativement.

— Oui, jeta-t-il d'une voix sourde, Ming... Cette bibliothèque doit lui avoir appartenu. Les ouvrages latins sont annotés en latin, les hébreux en hébreu, les hindous en sanscrit, les chinois en chinois, les français en français, les anglais en anglais... et tous de la même main. Qui donc, à part Ming, aurait été capable d'un tel tour de force ? Peut-être était-il un des plus grands criminels que la terre ait portés, mais son intelligence, son savoir dépassaient assurément ceux de tous les autres hommes...

À ce moment, quelque chose d'étrange se passa. Derrière les deux amis, il y eut un bruit de déclique. Bob et Ballantine firent volte-face, pour se rendre compte que, dans la cloison d'en face, une porte dérobée s'était ouverte, découvrant un haut réduit dont l'intérieur était baigné d'une curieuse lumière rosâtre. Dans ce réduit, un homme se tenait. Il était grand et maigre, avec des épaules voûtées et des bras trop longs ; immanquablement, il faisait songer à une caricature humaine. Son visage aux traits frustes apparaissait comme paralysé, mais les yeux, extrêmement mobiles, brillaient tels deux terribles feux verts. Le front haut – trop haut même pour pouvoir être celui d'un homme normal, – était couronné d'une perruque hirsute et de teinte indéfinissable, postiche selon toute probabilité. Les pieds étaient énormes, presque aussi larges que longs, et le costume que l'étrange personnage portait, taillé dans un drap noir verdi, manches et pantalons trop courts, lui

donnait, avec sa veste ressemblant à une lévite, un air à la fois désuet, ridicule et sinistre.

Durant quelques secondes, moins peut-être, l'énigmatique individu demeura sur le seuil du réduit, considérant Bob et Ballantine de ses yeux d'émeraude brillante, qui bougeaient comme ceux d'une bête à l'affût. Pourtant, en dépit de cette mobilité, leurs regards étaient à ce point dépourvus d'expression que Morane et son ami se sentirent frappés de malaise, un peu comme s'ils s'étaient trouvés en présence d'un être extra-terrestre et, en tout cas, extra-humain.

— Qu'est-ce que ce particulier ? s'enquit Ballantine d'une voix incrédule.

Bob n'eut pas le temps de répondre. D'une démarche un peu saccadée mais d'une rapidité extrême, l'homme aux yeux verts s'était dirigé vers la porte de la cabine, coupant la retraite aux deux amis.

— Il veut nous empêcher de sortir, fit encore Bill. Que faisons-nous, commandant ?... On fonce ?

Sans attendre l'avis de son compagnon, le géant se propulsa en avant, dans l'intention évidente de bousculer l'étrange gardien sous sa masse. Il devait cependant être surpris car, comme il allait l'atteindre, l'être aux yeux verts tendit simplement les mains et, saisissant l'Écossais à la gorge, l'arrêta net. Tout autre se serait écroulé sous le choc, car Ballantine pesait quelque cent kilos. Cent kilos de muscles et d'os qu'animaient une force de taureau. Pourtant, le mystérieux personnage ne broncha pas. Bill tenta de desserrer son étreinte en lui frappant à coups redoublés sur les bras, puis en lui martelant le corps de ses énormes poings. Rien n'y fit. Les mains se refermaient toujours davantage, et le visage de l'Écossais tournait au rouge. Bientôt, l'air allait lui manquer. Alors, il râla :

— Commandant !... À l'aide !... Peut pas en venir à bout... Ce n'est pas un... De l'acier...

Persuadé tout d'abord que Bill Ballantine triompherait aisément de son adversaire, Bob, qui connaissait la force de son ami, n'était pas intervenu. À présent, il comprenait qu'il lui fallait agir. Il comprenait aussi que sa propre force, ajoutée à

celle de Bill, ne parviendrait pas à vaincre le monstre. Avisant alors une hache fixée à la cloison, près de l'extincteur de cabine, il s'en empara. À cet instant précis, un violent bruit de sonnerie éclata, tout proche, assourdissant. *Un bruit de sonnerie provenant de l'intérieur du corps de l'homme aux yeux verts.*

Morane ne perdit pas de temps à tenter de s'expliquer ce nouveau phénomène. Brandissant la hache, il l'abattit de biais, et de toutes ses forces, sur le cou du monstre. Il y eut un bruit de métal heurtant violemment le métal et la tête, brusquement détachée du tronc, vola à travers la cabine, en même temps que des fils arrachés, des ressorts et autres menues pièces métalliques. La sonnerie se tut soudain. L'homme aux yeux verts relâcha son étreinte et ses bras lui retombèrent le long du corps. Il demeura un instant debout, corps décapité stabilisé encore par un miracle d'équilibre, puis il s'abattit brusquement, d'une masse, dans un fracas infernal.

Bill Ballantine se frotta le cou, dans la peau duquel l'empreinte des doigts d'acier était demeurée imprimée. Le géant paraissait dépassé par les événements, comme écrasé par sa défaite, lui qui jamais, à ce jour, n'avait été, en combat corps à corps, vaincu par un être humain.

— Commandant, balbutia-t-il, ce n'était pas...

— Non, Bill, ce n'était pas un homme. Je l'ai tout de suite compris quand je me suis rendu compte que tu ne parvenais pas à lui faire lâcher prise. Mais filons d'ici. Nous n'avons que trop tardé. La sonnerie que le monstre a fait résonner quand il m'a vu me saisir de la hache était un cri d'alarme...

Ils bondirent hors de la cabine mais, comme Bob venait de le dire, ils n'avaient en effet que trop tardé. Dans la coursive, s'avançant à leur rencontre, trois formes humaines en réduction venaient d'apparaître. Aussitôt, Morane reconnut des Andamanais. Les nains étaient armés de sarbacanes et paraissaient prêts à s'en servir. Morane et Bill comprirent qu'ils ne pouvaient foncer sans courir le risque de recevoir un trait empoisonné, ce qui signifierait une mort immédiate, dans des convulsions horribles.

Bob désigna une porte fermée, au fond de la coursive, porte donnant certainement sur l'autre partie du pont supérieur.

— Filons par là ! jeta le Français.

Ils tournèrent les talons et gagnèrent l'autre extrémité de la coursive. Là, une mauvaise surprise les attendait. La porte, en métal épais, était fermée à clé et, celle-ci n'étant pas dans la serrure, il aurait fallu au moins un canon pour l'enfoncer. En vain, Ballantine appuya sa puissante épaule contre le battant, et Bob joignit ses efforts aux siens. La porte résista, et les deux amis se rendirent compte qu'ils étaient acculés dans la coursive, avec les Andamanais qui, sûrs de leur triomphe, progressaient à pas comptés, prêts à emboucher leurs mortelles sarracanes.

À présent, les nains n'étaient plus qu'à quelques mètres des deux Européens, et le plus proche portait déjà la sarracane à ses lèvres, quand Bob eut une soudaine inspiration. Avisant un extincteur portatif fixé au mur, il l'en arracha et, le braquant vers le plus proche des Andamanais, enfonça d'un coup sec le piston libérant le produit ignifuge. Un jet laiteux frappa le petit homme qui lâcha sa sarracane sous l'effet du froid intense de la neige carbonique qui, soudain libérée, proliféra en une mousse blanche qui le recouvrit tout entier. À son tour, Bill Ballantine s'était saisi d'un second extincteur et s'en servait pour asperger les deux autres Andamanais.

Laissant les trois pygmées se débattre sous leurs linceuls d'anhydride carbonique solidifié, Bob Morane et l'Écossais bondirent à travers la coursive et débouchèrent au-dehors. Pourtant, ils n'étaient pas encore au bout de leurs peines. Comme ils allaient s'engager sur l'escalier menant au pont inférieur, une demi-douzaine d'individus firent leur apparition en dessous d'eux, se dirigeant également vers l'escalier. Quiconque, à la place de Morane et de son compagnon, les aurait pris pour de vulgaires lascars, mais les deux Européens ne s'y trompèrent pas. Ils devinèrent aussitôt que ces hommes, armé chacun d'un long couteau, n'avaient que l'apparence de marins, qu'ils appartenaient en réalité à une terrible secte d'assassins professionnels dont l'Ombre Jaune se servait jadis pour se débarrasser de ses ennemis.

— Des dacoïts ! fit Morane.

— Et en voilà d'autres ! cria Ballantine.

À l'autre extrémité du pont supérieur, d'autres agresseurs armés de poignards venaient d'apparaître. Les deux amis comprirent qu'ils étaient pris entre deux feux et, comme ils n'étaient pas armés, ils n'avaient aucune chance de triompher d'adversaires supérieurs en nombre.

— À l'eau !... hurla Bob. À l'eau !...

Les dacoïts sur leurs talons, ils se mirent à courir en direction du bordage, côté fleuve. Lancés comme des balles, ils bondirent par-dessus la lisse et plongèrent dans l'Hooghly, dont l'eau noire se referma sur eux.

Demeurant immergés le plus longtemps possible, ils se mirent à nager le long des flancs du *Naga*. Ensuite, ils continuèrent à tirer leur coupe en se faufilant entre les embarcations amarrées. Ce fut seulement quand ils se trouvèrent à deux ou trois cents mètres du yacht qu'ils abordèrent et se hissèrent sur le quai. Jetant des regards attentifs parmi la foule, déjà beaucoup moins dense que tantôt, ils tentèrent d'apercevoir les dacoïts. Pourtant, ceux-ci ne semblaient pas devoir les poursuivre.

— Sans doute y a-t-il trop de monde en cet endroit, supposa Ballantine.

Morane hocha la tête.

— Peut-être, dit-il, peut-être... Mais ne nous attardons pas ici. Nous en avons assez vu pour désirer contacter au plus vite Tania Orloff qui, probablement, pourra nous fournir quelques explications, dont nous avons grand besoin, il faut l'avouer...

Silencieusement, courant presque, les deux amis gagnèrent l'endroit où ils avaient garé leur auto de louage. Bob se mit au volant et démarra pour rouler à belle allure le long des rives de l'Hooghly, en direction du nord.

V

— À votre avis, qu'est-ce que c'était, commandant ? Un automate...

Sans tourner la tête, continuant à piloter la voiture à travers les quartiers populeux où des milliers d'Indiens sans logis s'étaient déjà allongés sur les trottoirs pour y dormir, Bob Morane demanda, à l'adresse de Ballantine, qui venait de l'interroger :

— C'est du « monstre » que tu veux parler ? L'Écossais acquiesça.

— En effet, commandant... Ce n'était pas un être humain... Alors ?

— Un automate, assurément, comme tu viens de le dire toi-même, Bill. Mais un automate d'un genre nouveau, produit par une science nouvelle, la cybernétique, dont un des buts est de produire des machines capables de se gouverner elles-mêmes, de s'alimenter, de posséder leurs propres réactions, leur propre comportement, sans que l'homme intervienne directement pour les animer et leur dicter une conduite. Dans le cas qui nous intéresse, notre « monstre » puisait son énergie dans cette lumière rose baignant l'intérieur du réduit où il se trouvait enfermé. Quand nous avons pénétré dans la cabine, nous avons déclenché un signal quelconque, et la porte du réduit s'est ouverte. L'automate nous a aperçus, et son cerveau électronique, doué de mémoire – ce qui explique ce front excessivement développé –, a enregistré nos images. Celles-ci lui étant inconnues, son instinct agressif a été libéré. Tu connais la suite...

Bill Ballantine poussa un ricanement et porta la main à sa gorge où il croyait encore sentir le contact des doigts d'acier.

— Fameuse poigne, votre polichinelle, commandant ! J'ai cru qu'il allait m'étrangler comme un vulgaire poulet...

— C'était une machine, ne l'oublie pas, Bill. Une machine à laquelle on a donné un comportement presque humain, mais une machine quand même. Une machine de métal contre un homme de chair, voilà qui explique ton impuissance...

— L'histoire du pot de terre contre le pot de fer, quoi ! fit encore Bill comme pour se consoler de sa défaite.

Morane ne répondit pas et, durant quelques instants, les deux amis demeurèrent silencieux. Puis Bill parla à nouveau.

— Le type qui a construit ce monstre devait être pas mal calé, hein, commandant ?

— Oui, comme tu dis, Bill, il devait être pas mal calé, et non seulement en mécanique et en électronique, mais aussi en neurologie et en biologie. D'ailleurs, notre polichinelle d'acier ne paraît pas devoir être sa seule création. La main de métal qui, selon Sir Archibald Baywatter, aurait tué Lord Fairbridge, semblait bénéficier elle aussi des derniers perfectionnements de la cybernétique puisque, selon toute apparence, elle jouissait d'une autonomie totale. Or, la cybernétique en est encore à ses premiers balbutiements. L'homme qui a mis au point ces deux robots doit donc être fort en avance sur les connaissances actuelles en ce domaine...

À la dérobée, Ballantine considéra le profil de son ami, et il y découvrit une double expression d'inquiétude et de tension qui lui parut insolite. Il ne put retenir la question lui venant sur les lèvres.

— Est-ce que vous croyez réellement, commandant, que le type en question serait... ?

Bob Morane sursauta violemment, comme si on venait de le piquer, et ses mains se crispèrent sur le volant.

— Ne me pose plus pareille question, Bill, jeta-t-il. De toute façon, je ne puis y répondre avant d'avoir parlé à Tania. D'ailleurs, si j'y répondais comme j'en ai secrètement envie, tu pourrais croire que je suis devenu cinglé...

L'Écossais haussa les épaules.

— Rien ne pourrait m'étonner, commandant, cons-tata-t-il. Est-ce que, de toute façon, cette histoire n'est pas, depuis A jusqu'à Z, une histoire de cinglés ?...

Cette fois, Bob ne broncha pas, ni ne fit le moindre commentaire. Il continua à conduire sans prononcer d'autres paroles, et Bill ne crut pas devoir briser à nouveau ce mutisme entêté. Il connaissait son Bob Morane, et il savait que, quand celui-ci tirait pareille tête, c'était que rien ne tournait rond. Pas rond du tout, même...

Sans que le silence fut encore rompu entre ses deux occupants, la voiture sortit de la ville par le nord et roula durant un quart d'heure environ sur la route qui, tracée parallèlement à l'Hooghly, remonte vers Barrackpore, Bhatpara, Krishnagar et Berhampore.

Passés les derniers faubourgs de Calcutta, Bob fit tourner le véhicule à droite, dans un étroit chemin, mieux entretenu cependant que la route qu'ils venaient de quitter. Selon toute évidence, il s'agissait d'une voie privée, ce dont Morane et Bill ne doutaient pas d'ailleurs, car ce n'était pas la première fois qu'ils venaient là.

Bob avait éteint les phares et quand, à cent mètres devant eux, la silhouette d'une porte monumentale s'imposa entre deux haies de figuiers banians, il engagea l'auto entre les arbres bordant le chemin, de façon à ce qu'elle soit complètement dissimulée aux regards.

Quand les deux amis eurent mis pied à terre, ils se dirigèrent vers la porte monumentale, tout en ayant soin de demeurer dans l'ombre des arbres. Le palais de Tania Orloff devait avoir servi jadis de résidence à quelque prince bengali, car il était construit dans le plus pur style indien, avec colonnades, dômes, escaliers majestueux, pièces d'eau et allées bordées de statues représentant tous les dieux et démons du panthéon hindou.

La grille de la grande porte, flanquée de deux énormes éléphants de pierre, était fermée quand Bob et l'Écossais arrivèrent à proximité. Pour tout dire, ils ne s'attendaient pas à la trouver ouverte, et ils s'en écartèrent aussitôt pour longer une vieille muraille couverte de plantes parasites et qui faisait le tour du parc.

Comme il a déjà été dit, ce n'était pas la première fois que Bob et son compagnon visitaient la place ; aussi fut-ce sans devoir tâtonner qu'ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient : un

endroit où la muraille, en partie écroulée, rendait l'escalade aisée.

Après avoir fait quelques menus bruits afin d'engager les cobras, qui devaient gîter nombreux sous ces vieilles pierres, à demeurer prudemment dans leurs trous, les deux Européens se hissèrent à travers la brèche, pour sauter de l'autre côté de la muraille, où ils se tapirent à l'abri d'un massif de rhododendrons sauvages.

Le parc s'étendait maintenant devant eux, chaque détail de ses parterres, bosquets, bassins et allées dessiné durement sous la lumière contrastée de la lune. À cinq ou six cents mètres de l'endroit où Bob Morane et Bill Ballantine se trouvaient, le palais lui-même s'élevait. Il n'était pas très vaste, comparé aux somptueuses demeures de maharadjahs et de rajahs construits un peu partout à travers l'Inde, mais tel quel, il eut cependant fait paraître ridicules les demeures les plus prétentieuses des millionnaires occidentaux. Comme la nuit n'était pas encore très avancée, des lumières brillaient derrière plusieurs des larges fenêtres à moucharabiehs.

— On y va, commandant ? interrogea Bill.

— Attendons que toutes les lumières se soient éteintes, Bill. De toute façon, nous ne pouvons nous introduire dans le palais avant que tout le monde soit couché, sinon endormi...

Ils demeurèrent accroupis dans l'ombre du bosquet de rhododendrons. De longues minutes s'écoulèrent. Une à une, les lumières s'éteignirent. Ce fut une demi-heure seulement après que l'obscurité se fut faite presque entièrement — une des croisées du premier étage était seule demeurée éclairée — que les deux visiteurs s'aventurèrent à travers le parc en se dissimulant avec soin derrière tout ce qui pouvait les cacher à la vue. Franchissant les pelouses, contournant les pièces d'eau, ils parvinrent à une dizaine de mètres à peine de l'habitation. Là, ils s'accroupirent sous l'arche unique d'un pont de marbre enjambant une rivière artificielle, soigneusement endiguée, faisant le tour du palais et où nageaient d'inoffensifs gavials aux gueules effilées comme des becs d'oiseaux-pêcheurs.

Morane et son compagnon avaient les yeux fixés sur la fenêtre demeurée éclairée du premier étage. Elle était large et

précédée d'un important balcon de pierre chargé de sculptures. Au cours de leurs précédentes visites nocturnes à l'intérieur du palais, alors désert, les deux amis avaient acquis la certitude que la chambre donnant sur ce balcon – la plus luxueuse – était réservée à Tania Orloff. C'était donc jusqu'à cette chambre qu'il fallait parvenir, ce qui ne serait guère difficile, grâce aux nombreux ornements décorant la façade.

— Reste ici, Bill, souffla Morane. Je vais me hisser jusque-là et me rendre compte si c'est bien Tania qui occupe cette chambre. Au moindre danger, avertis-moi en poussant le hululement du hibou...

— D'accord, commandant, mais faites vite... Vous savez que je n'aime pas attendre en me tournant les pouces...

Bob ne répondit pas. Sans faire plus de bruit qu'un chat vaquant à ses occupations nocturnes, il s'engagea sur le pont, qu'il franchit pour atteindre la façade le long de laquelle lentement, s'aidant de toutes les aspérités, il se mit à grimper.

*

Après un dernier rétablissement, Morane, toujours aussi silencieux qu'un félin, pris pied sur le balcon, où il s'accroupit afin de jeter un regard dans la chambre dont, seul, un voile transparent, formant à la fois rideau et moustiquaire, le séparait.

La pièce était spacieuse et meublée avec goût, moitié à l'orientale, moitié à l'europeenne – un mélange de style hindou classique et de Louis XV. Au fond, une alcôve s'ouvrait, découvrant un grand lit au baldaquin orné de voiles pendants qui, une fois tirés, pouvaient l'enfermer tout à fait afin de barrer la route aux insectes nocturnes.

À quelques mètres à peine de la fenêtre, une jeune femme vêtue d'une élégante robe d'intérieur en soie or, était assise dans une bergère et lisait à la lueur d'un haut lampadaire d'ivoire et d'onyx. Cette jeune femme, Bob la reconnut tout de suite. C'était Tania Orloff. Il sursauta de joie. Ainsi, Ballantine et lui ne s'étaient guère trompés : cette chambre était bien celle de leur jeune amie.

S'étant assuré que Tania était bien seule, Bob entrouvrit le rideau et dit doucement :

— Tania !... Tania !... C'est moi, Bob... En même temps, il se glissait dans la pièce.

La jeune femme avait levé la tête. Tout d'abord, elle ne reconnut pas Morane sous son déguisement de rôdeur de grèves, et un peu d'inquiétude se peignit sur ses traits. Puis, soudain, son beau visage, où se mêlaient la grâce de l'Européenne et la finesse de la Chinoise, s'éclaira.

— Bob ! fit-elle en lâchant son livre et en se redressant. Je savais que vous viendriez...

Elle s'était avancée vers le Français, pour s'accrocher à lui comme une noyée s'accroche à un sauveur. Bob se mit à rire et la repoussa doucement.

— Je viens toujours quand on m'appelle, petite fille, dit-il. À Cannes, j'ai trouvé votre message – si l'on peut appeler cela un message ! – et me voilà...

Prenant Tania par les épaules, il la força à se rasseoir et demanda :

— Que se passe-t-il ?... Pourquoi tout ce mystère ?...

Une expression de gravité tragique se peignit sur les traits de la jeune femme.

— IL est revenu, Bob ! jeta-t-elle d'une voix sourde. IL est revenu !...

Morane fit mine de ne pas comprendre, alors qu'il comprenait très bien. Qu'il comprenait TROP bien.

— Qui ça, IL ? interrogea-t-il.

— LUI... ! Mon oncle... Monsieur Ming..., murmura Tania dans un souffle.

Un ricanement échappa à Bob Morane. Un ricanement qui sonnait aussi faux qu'une cloche fêlée.

— Ming, hein ?... L'Ombre Jaune... Mais vous savez bien, petite fille, que...

Elle l'interrompit du geste.

— Je sais ce que vous allez me dire, Bob... Mais laissez-moi vous expliquer d'abord...

— Très bien... Je vous écoute...

Tania Orloff demeura un instant silencieuse, cherchant, semblait-il, à rassembler ses idées, puis elle parla très vite, à mi-voix, comme si elle craignait qu'une tierce personne ne l'entendît.

— Vous vous souvenez sans doute que, quand vous m'avez téléphoné, à Cannes, je vous avais demandé de passer me rendre visite, le soir même, avec Bill. Un quart d'heure plus tard, je recevais un second appel téléphonique. Aussitôt, je devais, avec terreur, reconnaître la voix de mon correspondant, qui ne cherchait d'ailleurs pas le moins du monde à dissimuler son identité. Au contraire, il me fournit un détail de mon enfance dont, seul mon oncle pouvait avoir connaissance. Quand je lui eus dit que, pour tout le monde, il était mort, il me répondit qu'il en avait été bien ainsi, *mais qu'il s'était ressuscité lui-même*. Il enchaîna aussitôt en déclarant qu'il viendrait me chercher le soir même pour m'emmener avec lui afin que je l'aidasse, comme par le passé, à réaliser les buts qu'il s'était fixés. Quand il eut raccroché, je demeurai un instant atterrée, puis je m'affolai. Pas un seul instant, je ne crus avoir eu affaire à un mauvais plaisant, et je ne cherchai pas à comprendre comment il se faisait que mon oncle fut encore en vie. Il allait venir, et vous aussi. N'étant pas prévenus, vous risquiez d'être surpris, Bill et vous, tués peut-être sans avoir même le temps de vous défendre, car je connaissais la haine que Ming vous porte. Vous avertir ? Comment ? Vous aviez omis de me dire où vous habitiez. Et puis, vous étiez peut-être déjà en route pour vous rendre à mon invitation. Je décidai alors de vous empêcher d'arriver jusqu'à la villa. Je savais que vous possédiez une Jaguar de sport ; j'envoyai six de mes domestiques les plus sûrs, en leur donnant la description de votre voiture, afin qu'ils vous arrêtent et vous immobilisent. Comme vous le savez, ils devaient réussir dans cette mission. Entre-temps, mon oncle était arrivé à la villa. Tout de suite, j'eus la certitude que c'était bien lui. Par le passé, j'avais déjà rencontré plusieurs de ses « doubles », mais jamais je ne m'étais laissé abuser. Je connaissais trop bien mon terrible parent pour que le moindre doute me fut permis. Jugez de mon désarroi, de mon épouvante même ! J'avais vu le corps de Monsieur Ming, mort et bien

mort, j'avais vu les hommes du docteur Partridge l'ensevelir, et je le retrouvais là, devant moi, plus vivant, plus redoutable que jamais...

Tania Orloff s'arrêta de parler et passa la main sur son front, comme un dormeur soudain éveillé qui veut chasser les dernières images d'un cauchemar. Ensuite, elle reprit d'une voix atone :

— J'étais trop bouleversée pour pouvoir résister à mon oncle. Il m'avait d'ailleurs déjà subjuguée par son regard hypnotique, qui rend les êtres les plus volontaires aussi impuissants que des oiseaux sous l'œil du serpent. Il voulait que je l'accompagne ici, à Calcutta, pour l'aider, comme par le passé, à perpétrer ses crimes monstrueux contre l'humanité...

— Vous avez plutôt tout fait, au contraire, pour contrecarrer ses plans, glissa Morane.

Ignorant cette remarque, Tania continua :

— Je gardais cependant assez de self-contrôle pour comprendre que vous seul, qui aviez déjà vaincu l'Ombre Jaune, pouviez m'arracher à ce nouvel esclavage. J'étais surveillée. Pourtant, je réussis à griffonner le mot « Calcutta » sur un morceau de papier que je glissai sous un vase, dans la salle à manger. Connaissant votre esprit aventureux, j'espérais que Bill et vous, étonnés par mon brusque départ, pénétreriez dans la villa pour, peut-être, y trouver mon message. Je vois que cette espérance n'a pas été trompée.

— En effet, reconnut Bob. Bill et moi avons bien pénétré dans la villa et y avons trouvé votre billet. Seulement, laissez-moi vous dire qu'il y a un point sur lequel vous vous êtes laissé leurrer, c'est en croyant reconnaître votre oncle dans le faux Ming qui s'est présenté à vous. Ce ne pouvait être la véritable Ombre Jaune, puisque nous SAVONS qu'elle est morte.

— C'était mon oncle, scanda la jeune femme avec entêtement. Je suis certaine que c'était lui...

— Si vous êtes certaine à ce point, Tania, comment expliquez-vous cette résurrection ?

La métisse eut un geste vague.

— Je ne sais, murmura-t-elle. N'oubliez pas que mon oncle se vantait d'être immortel... Peut-être aussi a-t-il seulement feint d'être mort...

Le Français eut un geste du bras, comme s'il voulait chasser une mouche importune.

— Billevesées que tout ça ! Ming faisait courir ce bruit pour affermir sa légende, pour se déifier et se faire craindre des peuples asiatiques qu'il asservissait, pour lesquels il faisait un peu figure de démon incarné et invincible. En réalité, c'était un simple mortel, comme vous et moi...

— N'oubliez pas qu'il possédait les secrets des yogis et, aussi, ceux des mages de l'Antiquité et du Moyen Âge. En outre, sa science était immense...

— Peut-être, reconnut Bob, mais le savoir n'explique pas tout.

Se penchant en avant, Tania Orloff saisit les mains de son interlocuteur et les serra désespérément.

— Je vous affirme qu'il est vivant, Bob. J'EN SUIS SÛRE...

Bob jugea inutile d'insister davantage. La conviction que mettait Tania à affirmer, contre toute évidence, que son oncle était encore en vie, n'avait d'ailleurs pas été sans l'ébranler. Préférant couper court à une controverse à laquelle il était impossible, pour le moment du moins, d'apporter une conclusion, il relata à la jeune femme tout ce qui s'était passé depuis leur visite, à Bill et à lui-même, à la villa sur les hauteurs de Cannes. Quand il eut terminé son bref récit, Tania fit remarquer :

— Vous voyez, Bob, tout porte bien sa marque. À Cannes, l'Andamanais a rejoint le *Naga* juste avant l'appareillage. Mon oncle parut mécontent quand il apprit qu'il avait échoué dans sa mission, dont je ne savais d'ailleurs pas que votre vie était l'enjeu. Quant au polichinelle cybernétique, c'était encore une créature de Ming. Lui seul était capable de le mettre au point. Voilà encore une preuve qu'il n'est pas mort...

— Il pourrait avoir construit ce robot avant de mourir, fit remarquer Bob, et d'autres s'en être servi par la suite.

Tania n'avait pas lâché les mains de Morane, qui sentit les doigts se crisper à nouveau sur les siens, mais avec plus de force encore qu'auparavant.

— Il vit, Bob !... Je vous affirme qu'il vit !... J'en suis sûre !...

De plus en plus, le Français se sentait ébranlé par la conviction de la jeune femme. Pourtant, sa raison lui commandait encore de ne pas croire à l'impossible. Que le vrai Ming fut encore vivant et lui, Bob Morane, se verrait plongé en pleine fantasmagorie, en pleine démence.

— Comment se fait-il, demanda-t-il encore, si votre oncle se trouvait à bord du *Naga*, qu'il n'en soit pas descendu à son arrivée à Calcutta et que, selon toute apparence, il ne se trouvait plus à bord quand Bill et moi y avons pénétré tantôt ?

— Il avait quitté le yacht à l'embouchure du delta, d'où un avion devait le conduire à Darjeeling, non loin de la frontière du Tibet, où mon oncle avait à prendre d'importants contacts afin de réorganiser son réseau de complicités en Asie Centrale.

— Et vous ?...

— Je dois demeurer ici, pour attendre ses ordres... Morane demeura un instant songeur. Il ne croyait pas, certes, à la résurrection de l'Ombre Jaune. Pourtant, il y avait un troublant mystère sous les événements qui s'étaient déroulés depuis la nuit où Lord Fairbridge avait été assassiné à Londres. Un mystère qu'il fallait à tout prix élucider afin que disparaîsse la nouvelle menace que le mouvement Vieille Asie faisait peser sur le monde. Ming ou non, cette menace devait être absolument conjurée pour éviter que des êtres innocents, tant en Occident qu'en Orient, ne périsse à nouveau, victimes de la prodigieuse machination ourdie jadis par le monstrueux Mongol.

— Je ne vois qu'une solution pour vous convaincre de la mort effective de Monsieur Ming, Tania, dit Bob. Je vais fréter un avion pour me rendre, en compagnie de Bill, à la vieille forteresse des monts *Naga* afin de m'assurer que les restes de votre oncle se trouvent toujours bien à l'endroit où ils ont été inhumés...

— Vous ne les retrouverez pas, Bob. Vous ne les retrouverez pas...

— Dans ce cas, conclut Morane avec un sourire, il ne me restera plus qu'à croire à ces « revenants en corps » dont les vieilles chroniques populaires sont pleines. En attendant, demeurez ici, et glanez tous les renseignements qui pourront nous être utiles. Dès notre retour, nous vous contacterons à nouveau. À bientôt petite fille...

Dégageant ses mains de celles de la jeune métisse, le Français marcha vers la fenêtre.

— Soyez prudent, Bob ! lança Tania. Surtout, soyez prudent !...

Morane ne répondit pas et, soulevant le rideau, il regagna le balcon. « Être prudent ! songeait-il amèrement. Quelle rigolade ! Comme si l'on pouvait parler de prudence quand l'Ombre Jaune montre le bout de l'oreille, même s'il s'agit de l'oreille d'un fantôme... »

VI

L'avion avait survolé les vastes plaines vallonnées et couvertes de jungles du Bengale et de l'Assam, pour s'élever par bonds successifs au-dessus des Monts Naga, but de l'expédition. Déjà, on avait vue sur le versant birman, qui porte le nom de Patkai Range, et au-delà sur le ruban d'argent vif de la rivière Chindwin, quand Bill Ballantine tendit le bras, en s'exclamant :

— La vieille forteresse mongole, commandant ! La voilà...

Bob, qui tenait les commandes, avait vu lui aussi. La forteresse se présentait sous la forme d'un large et court cylindre composé d'énormes blocs mal équarris. C'était là que, jadis, l'Ombre Jaune avait établi un de ses repaires secrets, avec une garnison de soldats fanatiques, des laboratoires ultra-modernes. C'était là également, à la sortie d'un des nombreux passages souterrains permettant à Ming de quitter la forteresse sans être aperçu, que Bob avait, en état de légitime défense, abattu le redoutable personnage.

— D'ici, fit remarquer Bill, on ne dirait pas que les hommes du Dr Partridge ont tout fait sauter là-dedans avant de quitter les lieux.

— Pour détruire complètement une pareille bâtie, expliqua Bob, il aurait fallu des tonnes et des tonnes de T N T. Tout ce que les Drapeaux Verts ont pu faire, c'est causer pas mal de dégâts à l'intérieur. Pour le reste...

L'avion tournait à présent autour de l'épaisse construction, vestige de nombreuses invasions qui, jadis, venant des déserts mongoliens, avaient déferlé sur la Chine, l'Inde et la Birmanie pour y installer des dynasties puissantes. Vue ainsi, du haut des airs, et cependant de près, la construction paraissait en effet intacte, sauf en ce qui concernait les déprédatations, assez minimes il fallait le reconnaître, causées par le temps.

— Faudrait trouver un endroit pour atterrir, fit Ballantine.

— Te souviens-tu de la clairière où Tania et moi te sauvâmes jadis la vie ? s'enquit Bob. Voilà le coin rêvé...

Le géant fit la grimace, car le coin en question lui rappelait de bien tristes souvenirs.

— On risque d'y faire de mauvaises rencontres, commandant, de tomber sur les adorateurs des Nagas, sur les Démons Rouges et autres pithécanthropes du genre...

— Bah ! grogna Morane avec insouciance, nous avons des armes et nous saurons nous défendre si le besoin s'en fait sentir...

L'appareil pointa le nez vers une grande clairière s'étendant non loin de la butte servant de support à la forteresse.

Prenant le vent, Bob descendit vers l'extrémité du large espace dénudé.

— Attention à ne pas casser de bois, conseilla Ballantine, sinon nous sommes bons pour nous en retourner sur la bicyclette du père Adam !...

Mais Morane connaissait l'endroit et savait que le sol de la clairière était relativement plan, sans trop de nids de poules. Il posa l'avion sans mal, sinon sans cahots.

Après avoir roulé pendant un moment, l'appareil s'immobilisa et les deux amis purent mettre pied à terre. Non loin d'eux s'élevait un temple en ruine dont le portique monumental était flanqué de deux grands cobras de pierre dressés, capuchons déployés.

— Pas à dire, remarqua Morane avec un sourire narquois à l'adresse de son compagnon, tu avais fière allure, pendu là, entre ces deux colonnes. Si Tania et moi n'étions pas survenus, tu serais peut-être encore à la même place, desséché comme une plie au soleil.

L'Écossais se passa la langue sur les lèvres, d'un air gourmand.

— Ne parlez plus de cette maudite aventure, commandant. Rien qu'à y penser, j'attrape soif. Tiens, si pour le moment j'avais devant moi un grand whisky-soda, avec un gros glaçon dedans, je ne devrais faire aucun effort pour l'avaler d'un trait...

— Comme si tu devais jamais faire un effort pour avaler un whisky, soda ou non, fit remarquer Morane sur un ton mi-figue, mi-raisin.

Les deux amis rirent. Ensuite, Bob redevint tout à coup sérieux.

— Nous ne sommes pas ici pour plaisanter, dit-il. Poussons l'avion derrière le temple, afin qu'on le remarque le moins possible. Ensuite, équipons-nous et tâchons de retrouver la tombe de Ming...

Ainsi fut fait et, une demi-heure plus tard, Morane et Ballantine se mettaient en route, chargés chacun d'un havresac contenant des vivres et de menus objets de première nécessité, d'une gourde pleine d'eau, et armés de revolvers passés dans des étuis à leurs ceintures.

L'endroit que les deux compagnons devait atteindre était un second temple, situé de l'autre côté de la butte, au centre d'une clairière également, mais trop étroite pour que l'avion ait pu s'y poser. Dans ce temple, débouchait le passage secret par lequel l'Ombre Jaune avait jadis voulu fuir. Quant à la tombe, elle se trouvait à proximité des marches du sanctuaire, maintenant en ruine, sous un cairn fait de grosses pierres entassées.

Il fallut deux heures de marche à travers la jungle pour que Bob Morane et l'Écossais atteignissent le second temple. Le cairn était toujours là, intact.

Pendant quelques instants, les deux hommes demeurèrent immobiles de part et d'autre de la tombe, un peu hésitants à la pensée de la sinistre besogne à laquelle ils allaient devoir se livrer. Pourtant, ils savaient que celle-ci était indispensable s'ils voulaient obtenir une preuve définitive du trépas de l'Ombre Jaune.

Ballantine désigna le cairn, en demandant :

— À votre avis, commandant, qu'allons-nous trouver là-dessous ?

Morane eut un sourire contraint, qui voulait marquer l'indifférence mais qui, en réalité, témoignait d'une inquiétude difficile à dissimuler.

— Que veux-tu qu'on y trouve, Bill, sinon les restes de Ming.

Le colosse hocha la tête en signe de doute.

— Si vous en êtes si sûr que cela, commandant, pourquoi sommes-nous ici ?

À cette remarque pleine de bon sens, Bob cessa de sourire. Ballantine enchaîna aussitôt :

— Et si la tombe était vide ?

— Dans ce cas, fit Bob, il ne nous resterait plus qu'à croire aux revenants.

— Comme si nous n'y croyions pas ! jeta d'une voix bourrue Ballantine qui, en bon Écossais, avait presque autant de respect pour les spectres que pour le whisky.

Les hommes qui avaient inhumé Ming s'étaient contentés de creuser une fosse dans le sol, d'y déposer le corps et d'entasser simplement par-dessus de grosses pierres, sans rejeter la terre. Pour accomplir leur travail d'exhumation, Bob et Bill n'avaient donc besoin d'aucun instrument, comme pelles et pioches. Tout ce qu'il leur fallait faire, c'était enlever les pierres une à une, à l'aide de leurs seules mains. Besogne longue et fatigante, car le cairn était de dimensions imposantes et la chaleur torride...

Il y avait moins d'un an que l'Ombre Jaune avait été inhumée. Cependant, les mille bestioles nécrophages des tropiques avaient accompli leur œuvre dévoratrice, et ce fut un squelette encore recouvert de lambeaux de vêtements, mais parfaitement nettoyé, qui s'offrit aux regards des deux amis. Le squelette d'un homme de haute taille, au crâne fort développé dénotant une intelligence au-delà de la normale. Une main — la droite — manquait et était remplacée par une main postiche, en acier inoxydable et que des fils conducteurs gainés de matière plastique reliaient encore à l'avant-bras.

— Nous voilà édifiés, constata Morane. L'homme qui fut enterré là, était bien Ming, de cela nous sommes certains puisque, juste avant sa mort, j'ai failli succomber à son redoutable pouvoir hypnotique, moi sur qui tous les magnétiseurs, à part l'Ombre Jaune, se sont cassé les dents à ce jour. Et les restes de ce même homme sont là, sous nos yeux. Donc pas de doute. Pas de fraude possible. Monsieur Ming n'a pu, comme le suppose Tania, feindre la mort, user d'un quelconque truc de fakir...

Le Français se baissa vers le squelette et désigna un petit trou rond au milieu du front.

— Voilà l'endroit où ma balle est entrée, indiqua-t-il. Tout concorde bien...

— Alors, dit Ballantine, l'homme que Tania a pris pour son oncle ? Un nouveau sosie ?

— Je ne vois pas d'autre explication, admit Morane.

Et pourtant, Bob avait prononcé ces dernières paroles d'une voix mal assurée. Était-il possible que Tania, qui connaissait bien son parent, se fut laissée abuser aussi grossièrement ?

— Qu'est-ce que cela, commandant ?

Ballantine désignait un petit objet brillant, à proximité des vertèbres cervicales du squelette. Se baissant à nouveau, Bob ramassa l'objet. Fait de métal inoxydable, cela avait la forme et la taille d'une olive, et de minces petits fils, également en métal, en sortaient par des ouvertures quasi-microscopiques.

Curieusement, Bob tournait et retournait l'olive métallique entre ses doigts, cherchant un moyen de l'ouvrir mais, nulle part, on ne distinguait la moindre solution de continuité.

— Drôle de truc, constata Bill. Il s'agirait encore là d'une invention de feu Monsieur Ming que cela ne m'étonnerait pas autrement. Reste à savoir à quoi ça peut servir...

— Nous étudierons cette question plus tard, à notre aise, fit Bob en glissant le mystérieux objet dans la poche de sa veste de toile.

Il montra la tombe.

— Remettons tout en ordre, ordonna-t-il. Les morts, même quand ils s'appellent Ming, ont droit au repos.

Ils se remirent au travail, reconstituant pierre par pierre le cairn détruit tantôt. Cette tâche leur prit un bon bout de temps et ils allaient en avoir terminé quand, soudain, Bill s'interrompit dans son travail.

— Chut !... Écoutez, commandant !

Morane jeta sur le cairn la pierre qu'il tenait en mains et prêta l'oreille, mais sans percevoir aucun bruit anormal.

— Que se passe-t-il, mon vieux ? Entendrais-tu des voix ? L'Écossais secoua la tête.

— Un bruit de moteur, dit-il. Oh ! très faible... À peine perceptible... Tantôt, en arrivant ici, j'avais déjà eu l'impression de l'entendre, mais j'ai cru au bourdonnement d'un insecte...

L'Écossais s'arrêta de parler pour écouter à nouveau. Au bout d'un moment, l'étonnement le plus total se marqua sur son large visage rougeaud.

— Que le diable me patiafiole si cela ne vient pas des entrailles de la terre !

Il se laissa tomber à genoux et appliqua une oreille contre le sol. Une dizaine de secondes s'écoulèrent, puis il se redressa, pour dire :

— Je ne me trompais pas, commandant. Écoutez donc vous-même...

À son tour, Morane s'agenouilla et posa l'oreille contre le sol. Presque aussitôt, il entendit lui aussi un bourdonnement, faible mais régulier, comme si un moteur électrique tournait doucement dans les profondeurs de la terre.

— Tu as raison, Bill, reconnut Bob en se redressant. Et je connais même ce bruit : c'est celui d'une génératrice...

L'Écossais approuva.

— Tout à fait de votre avis, commandant. Une génératrice... Mais ce que je me demande, c'est qui pourrait bien faire tourner une génératrice dans le coin, et sous le sol encore ?

Bob Morane leva la tête vers la forteresse, qui dressait au-dessus d'eux sa masse rébarbative.

— Cela doit venir de là-dessous, déclara-t-il.

Gravement, le géant hocha la tête.

— Il y avait des génératrices dans les sous-sols de la forteresse, cela nous le savons pour les avoir entendues jadis. Pourtant, les Drapeaux Verts les ont sabotées avant de partir...

— Peut-être y en avait-il d'autres, bien cachées, et qui ont échappé à la destruction, risqua Morane.

— Ouais, commandant... Et comment auraient-elles fait pour continuer à tourner ? Le mouvement perpétuel sans doute ?...

Malgré sa volonté d'expliquer les faits les plus inexplicables, Morane se rendait compte de l'exactitude des remarques de son ami.

— Un bon point, Bill. Il y a quelque chose d'étrange là-dessous... Il faut que nous en ayons le cœur net.

Du menton, le Français désigna le temple en ruine, à l'intérieur duquel débouchait le passage secret que l'Ombre Jaune avait emprunté jadis pour fuir la forteresse.

— Et si nous allions jeter un coup d'œil par là ? Peut-être qu'avec un peu de chance nous arriverons à découvrir cette mystérieuse génératrice...

— Et celui qui la fait fonctionner, enchaîna Ballantine en se mettant à gravir les degrés menant au sanctuaire.

Aussitôt, il continua :

— ...Si ce n'est pas Belzébuth en personne... Gagnant l'intérieur du temple, les deux compagnons trouvèrent sans peine l'entrée du passage, masquée jadis par une grande effigie de Bouddha assis sur les anneaux d'une énorme Naga à sept têtes qui, de son sextuple capuchon étalé, abritait le dieu comme sous un parasol. La statue n'avait pas été remise en place, et une ouverture carrée béait dans la muraille. Après s'être armés de leurs torches électriques, Bob Morane et Bill s'y engagèrent, pour se mettre à descendre un escalier à pente douce, taillé à même le roc.

À présent qu'ils se trouvaient eux-mêmes sous la surface du sol, le bruit de la génératrice se faisait entendre avec plus de netteté, comme la respiration d'un monstre endormi qui s'éveille lentement.

VII

L'escalier que les deux amis avaient emprunté devait continuer à descendre sur une profondeur de vingt mètres environ, pour longer ensuite une étroite galerie horizontale qui, elle-même, permettait d'atteindre un second escalier qu'il fallait gravir pour déboucher dans les anciens appartements de Monsieur Ming, au sommet de la forteresse. Celle-ci, qui comportait plusieurs étages, était fort vaste et Bob Morane et Bill mirent plusieurs heures à visiter de fond en comble, surtout que, un peu partout, les dévastations provoquées par les soldats du docteur Partridge barraient les couloirs sous forme d'éboulis qu'il fallait contourner et, parfois, déblayer partiellement pour se frayer un passage.

Nulle part, cependant, Bob et son compagnon ne devaient trouver ce qu'ils cherchaient et pourtant, sous eux, la génératrice continuait à ronronner doucement.

Ce n'était pas sans un certain malaise que Morane et l'Écossais erraient à travers l'énorme construction remplie pour eux de sinistres souvenirs. En outre, partout, un autre souvenir errait, celui de l'Ombre Jaune, non seulement dans le vaste bureau situé au sommet de la forteresse, dont le plafond, en partie effondré, recouvrait les meubles précieux d'épaisses couches de pierrailles, mais aussi dans les laboratoires aux verreries brisées, aux appareils massacrés à coups de hache. Certes, les Drapeaux Verts, dans leur furie destructrice, avaient réussi à rendre inutilisables ces instruments d'une science employée pour le mal, mais ils n'étaient pas parvenus à éloigner le terrible fantôme qui y était attaché.

Bob et Ballantine avaient exploré les étages et une partie du sous-sol, quand ils s'arrêtèrent, las de tourner en rond à travers salles et couloirs, de ramper par-dessus des éboulis, de contourner des murailles effondrées.

— Rien à faire, constata Bill. Cette génératrice me paraît être également un fantôme.

Morane ne trouva pas utile de relever cette supposition ridicule.

— Continuons notre exploration du sous-sol, dit-il. Si nous ne trouvons pas un quelconque passage permettant d'atteindre cette maudite génératrice, tout ce qui nous restera à faire, c'est de renoncer...

Ils reprirent leurs recherches et ils allaient réellement renoncer, quand Bill tomba en arrêt devant un pan de mur écroulé, où béait un trou noir.

— Si ma mémoire ne me trahit pas, précisa-t-il, nous sommes passés ici, avec Tania, après que vous m'ayez délivré. Là où semble s'ouvrir maintenant un couloir, il n'y avait qu'un mur plein...

— Les déflagrations auraient fait s'écrouler la muraille, découvrant un passage secret ? interrogea Bob. C'est cela que tu supposes ?

Le géant eut un signe de tête affirmatif.

— Tout juste, commandant. Je me trompe peut-être, mais cela ne nous coûte rien de jeter un coup d'œil...

Morane jugea, en effet, que cela ne coûtait rien car, braquant sa torche électrique, il s'engagea, suivi de Bill, dans l'excavation. Devant les deux hommes, un boyau voûté, dont les parois étaient en fort mauvais état, s'allongeait. Ils avancèrent prudemment et, au bout d'un moment, Ballantine posa la main sur l'épaule de son compagnon.

— Écoutez, commandant !...

Bob obéit, pour constater aussitôt que le ronronnement de la génératrice devenait plus précis.

Tournant vers Bill un visage où se marquait un début de triomphe, le Français déclara :

— J'ai l'impression que nous sommes sur la bonne voie.

Ils continuèrent jusqu'à ce que le chemin leur soit barré par un éboulis fait de quartiers de rochers tombés de la voûte. Longuement, Morane promena le faisceau de la lampe sur les parois de l'éboulis.

— Cette galerie était très vieille, constata-t-il, et en mauvais état. Les ondes de choc provoquées par les déflagrations ont achevé de la ruiner...

S'approchant de la base de l'éboulis, Ballantine s'agenouilla et prêta l'oreille à hauteur du sol. Au bout de quelques secondes, il se redressa.

— Le bruit vient de là-dessous, commandant. Morane écouta à son tour et, bientôt, il dut se rendre lui aussi à l'évidence : comme venait de l'affirmer Bill, le ronronnement de la génératrice fantôme provenait bien de dessous l'éboulis.

L'air grave, les deux hommes considérèrent l'amoncellement de rocs et de gravats.

— Crois-tu, Bill, que l'on pourrait arriver à déblayer tout ça ?
Le colosse hocha la tête.

— Je pense, commandant. On n'est pas manchot, tous les deux, et on a le temps. On s'y met ?

— On s'y met, Bill !

Ils s'y mirent, déblayant la pierraille, écartant les morceaux de roc ou faisant basculer les plus lourds en ayant soin de ne pas provoquer d'éboulements sous lesquels ils auraient risqué d'être ensevelis. Ils travaillèrent ainsi durant deux heures. Ils étaient trempés de sueur et leurs mains saignaient de partout, écorchées par le rocher.

De l'éboulis, un seul bloc demeura finalement, mais il était de taille et ne devait pas peser loin de deux tonnes. Du doigt, Bob désigna une sorte de margelle plate, ne dépassant pas le sol, et qui faisait le tour de l'énorme quartier de roc.

— L'entrée d'un puits, remarqua le Français. Le roc est posé dessus comme un couvercle...

À nouveau, Ballantine s'était baissé pour écouter.

— Et c'est bien du fond de ce puits que vient le bruit, enchaîna-t-il.

— Tout ce qui nous reste à faire, dit encore Morane, c'est essayer de déplacer ce bloc...

Unissant leurs efforts, ils s'arc-boutèrent contre l'épais quartier de rocher, pour tenter de le faire basculer, mais ils ne réussirent même pas à l'ébranler et durent renoncer.

— Rien à faire, constata Ballantine en s'essuyant le front d'un revers de main. Peut-être, si la base de ce maudit caillou ne se trouvait bloquée dans l'entrée du puits, parviendrions-nous à le faire rouler de côté... Ah ! si nous avions un levier...

— Non loin d'ici, fit Bob, j'ai remarqué une réserve de madriers dont Ming se servait sans doute pour faire étayer la voûte du sous-sol aux endroits où elle menaçait de s'écrouler. Un de ces madriers pourrait peut-être nous servir...

Ils quittèrent le boyau et, quelques minutes plus tard, ils étaient de retour, porteurs de deux solides poutres. L'extrémité de l'une d'elles fut glissée sous le roc, une grosse pierre servant de point d'appui. Unissant encore leurs forces, Morane et Bill pesèrent sur ce levier improvisé.

Tout d'abord, rien ne bougea. Et, soudain, le bloc se souleva de quelques centimètres d'abord, puis davantage. Du pied, Bob poussa alors le second madrier sous le roc afin d'empêcher qu'il ne retombe. À nouveau, les deux amis pesèrent sur le levier, avançant toujours davantage le second madrier au fur et à mesure que le bloc se soulevait. Et, tout à coup, l'équilibre étant rompu, l'énorme masse rocheuse bascula, découvrant une ouverture ronde, d'un mètre cinquante de diamètre environ.

Étendus à plat ventre au bord du puits, Morane et Bill Ballantine échangeaient des regards à la fois intrigués et inquiets. Car, non seulement le ronronnement de la génératrice provenait du fond de ce puits, mais on y distinguait également une lueur assez vive.

— Qu'est-ce que cela peut bien vouloir signifier, à votre avis, commandant ? interrogea l'Écossais.

Bob haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Je n'en sais pas plus que toi, Bill. De toute façon, au point où nous en sommes, il ne faut plus nous étonner de rien. La meilleure façon d'être renseignés, c'est d'aller jeter un coup d'œil là en bas...

Des barreaux de fer étaient scellés dans la paroi du puits, formant une échelle grossière. Lentement, prenant garde de ne pas faire de bruit, les deux hommes se mirent à descendre.

Le puits n'avait guère plus d'une vingtaine de mètres de profondeur, aussi mirent-ils peu de temps à en atteindre le

fond, pour déboucher dans de vastes caves à la voûte en partie effondrée. Là où cette voûte demeurait intacte, des ampoules électriques allumées étaient accrochées, protégées par des grillages. Le ronronnement de la génératrice retentissait à présent tout près.

À pas lents, Bob et Ballantine s'étaient mis en marche à travers les caves. La première qui, malgré sa voûte partiellement écroulée et soutenue par des madriers, était plus spacieuse que la grande salle des gardes d'un castel du Moyen-âge, se révéla être une prodigieuse réserve de vivres et, le long d'un des murs, s'étageaient d'énormes futailles pleines de vin.

Ballantine qui, tout en marquant une préférence très nette pour le whisky, n'en dédaignait pas moins tous les liquides, en bouteilles ou en tonneaux, destinés à réchauffer le cœur des hommes par les jours de grand froid et les autres, Ballantine donc poussa un petit sifflement admiratif.

— Ma parole, murmura-t-il en considérant les futailles avec respect, sinon avec concupiscence, il y a là de quoi abreuver un franc buveur durant toute son existence !

— Et lui flanquer une cirrhose du foie de derrière les fagots, compléta Morane.

Soudain, ils s'immobilisèrent tous deux. Quelque part dans l'immense souterrain, dans cet univers de caisses et de fûts étages les uns sur les autres, un bruit avait retenti, s'imposant durant un bref instant dans le ronronnement de la génératrice toujours invisible. C'était une sorte de glissement qui aurait pu être produit par une semelle frottée sur le sol.

Pourtant, les deux amis eurent beau prêter l'oreille, le bruit ne se répéta pas.

— On aurait dit un glissement de pas, marmonna Ballantine.

— N'oublions pas, Bill, fit remarquer Morane, que l'entrée de ces souterrains, là-haut, était fermée, et cela assurément depuis que les hommes du Dr Partridge ont tout fait sauter dans la forteresse. Qui donc aurait pu s'introduire ici, à part les rats et autres rongeurs, que les vivres stockées n'ont pas dû manquer d'attirer...

Achevant de traverser la première cave, ils pénétrèrent dans une seconde, moins vaste, également éclairée à l'électricité, et

où ils découvrirent la génératrice. Celle-ci était enfermée dans un épais cube de ciment et, tout près, on apercevait une importante réserve de lingots de plomb reliée par une glissière à rouleaux à la génératrice elle-même.

— Voilà qui explique comment ce dispositif fonctionne encore après tout ce temps, s'écria Morane. Cette génératrice est mue par l'énergie atomique produite par la désintégration du plomb. Quand le combustible vient à manquer, un nouveau lingot glisse automatiquement dans l'appareil. Si j'en juge par le nombre de lingots stockés là, l'appareil peut continuer à tourner ainsi pendant des années avant de s'arrêter faute d'aliments...

Pendant quelques secondes, Bill Ballantine considéra la génératrice. Ensuite, il déclara :

— Plus rien ne nous retient ici. Nous avons trouvé ce que nous cherchons, et ces souterrains me donnent la chair de poule...

Bob désigna d'épais fils gainés de plastique qui, partant de la génératrice, couraient sur le sol en direction d'une nouvelle galerie, assez large semblait-il, s'ouvrant au fond du caveau.

— À mon avis, déclara le Français, cette génératrice ultra-moderne n'a pas été installée ici à la seule fin de produire de l'électricité pour éclairer ces caves qui, sans doute, nous réservent encore l'une ou l'autre surprise...

Il tendit le bras vers l'entrée de la nouvelle galerie et continua :

— Allons jeter un coup d'œil de ce côté...

Bill suivit son compagnon, mais sans grande conviction, car il connaissait la curiosité de Morane, Curiosité qui, à de multiples reprises déjà, les avait mis tous deux dans des situations inextricables.

La nouvelle galerie, longue d'une trentaine de mètres et large de cinq, était assez délabrée. Pourtant, les dégâts paraissaient remonter à une époque fort récente et les parois avaient été consolidées à l'aide d'épaisses poutres formant arcs-boutants.

— Ces souterrains devaient être fort anciens, fit remarquer Bob, pour que les secousses, provoquées par l'explosion des charges, les endommagent à ce point.

— Dans ce cas, dit Ballantine, je me demande qui pourrait bien avoir placé ces étais, puisque les explosions ont également clos l'orifice du puits ? À moins qu'il y ait une autre voie d'accès à ce trou à rats...

Morane n'eut pas le loisir de répondre à la remarque de l'Écossais, car ils venaient de déboucher dans une caverne naturelle en forme de dôme, au fond duquel, toujours grâce à la lumière électrique éclairant l'endroit, on distinguait un imposant éboulis, composé de blocs devant peser chacun plus d'une tonne et qui, d'après ce qu'on pouvait en juger, fermait l'entrée d'une nouvelle galerie.

Du doigt, Bob désigna l'éboulis.

— Tu vois, Bill, le chemin est coupé. Depuis que les Drapeaux Verts ont miné la forteresse, il n'a sans doute plus été possible à quiconque, avant nous, de pénétrer ici.

— Et les étais, commandant, qui les a placés ? insista Ballantine. Les rats sans doute ?...

Pas plus que précédemment, Bob ne devait relever la remarque de son ami, car leur attention à tous deux avait été captée par l'étrange objet placé au centre de la caverne. C'était, monté sur un socle haut de cinquante centimètres à peine, un globe en matière plastique. Il pouvait avoir un peu plus de deux mètres de long, sur soixante-quinze centimètres de large et autant de haut. Les épais fils électriques venant de la cave où se trouvait la génératrice aboutissaient au socle à l'intérieur duquel ils disparaissaient.

S'étant approchés du globe, Morane et Bill Ballantine se rendirent compte qu'il était monté sur charnières et pouvait se relever comme le couvercle d'une boîte. À l'intérieur, on distinguait, à la surface du socle, une double rangée de trous minuscules suivant les contours du globe lui-même.

— Qu'est-ce encore que cette machine du diable ? fit Ballantine.

— Je n'en sais pas plus que toi, Bill. Assurément une invention de l'Ombre Jaune qui, seule, pourrait sans doute nous dire à quoi peut servir...

Comme Morane venait de prononcer les paroles qui précédent, les deux hommes sursautèrent soudain. Derrière

eux, un lourd bruit de pas mal assuré venait de retentir, tout près, dominé bientôt par un rire gras. Un rire d'ivrogne mais que, cependant, ils eurent l'impression de reconnaître, et qui les remplit d'une terreur insurmontable.

VIII

Pendant quelques secondes, Bob Morane et Bill Ballantine étaient demeurés immobiles, la respiration courte, avec la sensation de cette présence inquiétante dans leurs dos. Lentement ensuite, ils se retournèrent. L'homme qui se tenait devant eux, à l'entrée de la grotte, était maigre et de haute taille, avec des vêtements assez semblables à ceux d'un clergyman, mais abîmés et salis. Son visage à la peau olivâtre, aux pommettes fortement saillantes et au nez camus était surmonté par un crâne complètement rasé, ou chauve, brillant telle une bille d'ivoire poli par le temps. Les yeux, couleur de topaze, ou d'ambre clair, étaient à peine humains, et il était certain que la pitié ne devait jamais s'y refléter. Le nouveau venu était manchot et sa dextre, qui manquait, avait été remplacée par une main d'acier articulée.

Cet homme était l'Ombre Jaune, de cela ni Morane ni Bill ne devaient sur l'instant douter, car, pendant un bref moment, quand ils s'étaient retournés, ils s'étaient sentis subjugués par le pouvoir hypnotique des prunelles d'ambre. Cette sensation avait d'ailleurs été fort brève, et ils eurent bientôt l'explication d'un tel fait. Debout, les bras ballants, Monsieur Ming semblait avoir toutes les peines du monde à garder son équilibre. Il titubait et, sur son visage plat de Mongol, une hébétude sans nom se lisait.

Tout de suite, Morane et Bill comprirent que leur adversaire était ivre.

Ivre, l'Ombre Jaune, cette intelligence supérieure, cet homme parfaitement maître de soi ? Et comment Ming pouvait-il se trouver là, quand Tania Orloff avait déclaré à Bob qu'il était parti pour Darjeeling, au nord du Bengale ? D'ailleurs, Ming n'était-il pas mort ? Morane et Ballantine ne venaient-ils pas de contempler ses restes quelques heures plus tôt à peine ?

Mais Bob et l'Écossais ne devaient pas avoir le loisir d'essayer de débrouiller cet imbroglio de questions, car Ming parla soudain, d'une voix avinée.

— Ça, par exemple !... Le commandant Morane !... Et ce cher monsieur Ballantine !... Comme c'est gentil de venir délivrer le pauvre Monsieur Ming qui, depuis tout ce temps, s'ennuyait tout seul dans son coin...

— Mieux vaut cesser cette plaisanterie, jeta Morane. Ming est mort, et vous le savez bien... Vous êtes un imposteur... Ming ne se serait pas soûlé ainsi...

Le Mongol éclata de rire.

— Si je ne suis pas Ming, commandant Morane ? Voulez-vous parier ?... Quant à être soûl, je le suis, *mais mieux vaut souvent être un ivrogne que risquer de mourir de soif...*

Après avoir prononcé ces mots, plutôt sibyllins, l'étrange personnage éclata d'un rire de dément ; aussi Bob et Ballantine compriront-ils que le pseudo-Monsieur Ming n'était pas seulement un ivrogne, mais un fou.

Lentement, les deux amis se séparèrent, de façon à pouvoir se précipiter chacun de leur côté sur le Mongol, mais celui-ci dut deviner leurs intentions, car il ricana :

— Inutile d'essayer de vous jeter sur moi !... Vous avez déjà tenté de me vaincre, et cela vous a coûté cher... Je vous écraserai !... Je vous écraserai !...

Tout en parlant, Ming – ou celui qui se faisait passer pour tel – agitait frénétiquement sa redoutable main postiche, qui s'ouvrait et se refermait en claquant telle une gigantesque pince de crabe.

Rapidement, Morane porta la main à son revolver, qu'il dégaina pour le braquer sur le Mongol.

— Que vous soyez Ming ou non, fit Bob d'une voix dure, mieux vaut ne pas essayer de nous résister. Nous sommes armés et vous pas... Vous n'avez aucune chance de nous échapper...

Le ricanement démentiel éclata à nouveau.

— Aucune chance !... Ah ! Ah ! Ah !... C'est vous qui n'avez aucune chance de me tuer... Vous avez déjà essayé, et vous savez ce que cela a donné... Ah ! Ah ! Ah !... Vous savez bien que

l’Ombre Jaune est immortelle... Essayez donc de me tuer !... Vous verrez ce qui se passera !... Ah ! Ah ! Ah !...

L’Asiatique s’était soudain détourné, pour s’enfoncer en courant dans le large passage menant à la cave où était installée la génératrice. Bob aurait pu tirer, mais il ne le fit pas, non seulement parce qu’il lui répugnait d’ouvrir le feu sur un adversaire sans défense, mais aussi parce que quelque chose lui disait que, dans ce cas, ce serait inutile.

— Ce type-là est fou à lier, commandant ! hurla Ballantine. Rejoignons-le avant qu’il ne nous joue un mauvais tour...

Ils se précipitèrent, pour apercevoir le Mongol qui courait, en titubant, le long du passage. C’est alors que le drame se passa. Le fuyard heurta malencontreusement l’un des madriers servant d’arcs-boutants et l’arracha de la muraille, dont un pan s’abattit dans un fracas assourdissant, l’ensevelissant sous un amas de rocs.

Ayant écarté un à un les blocs de rocher, Bob Morane et Bill Ballantine avaient dégagé le corps du Mongol, mais celui-ci, la poitrine écrasée, avait cessé de vivre.

— Qui croyez-vous que c’était, cet homme qui se disait immortel ? demanda Ballantine à l’adresse de Morane.

Le Français haussa les épaules.

— Comment avoir une certitude, Bill ? Rien ne se déroule suivant un ordre logique, dans cette affaire... Je comprends pourquoi Sir Archibald s’est un peu affolé en apprenant la présence d’un nouveau Monsieur Ming à Londres... Tout cela est une histoire de fous et, parfois, j’ai envie de me passer moi-même la camisole de force...

Morane demeura songeur, considérant le visage meurtri du mort, comme s’il voulait y lire une réponse à toutes les questions qu’il se posait. Après quelques instants, il releva la tête.

— Si tu veux mon avis, Bill, nous sommes en présence d’un des sosies de Ming, sosie obtenu sans doute grâce à la chirurgie plastique. Pour échapper aux Drapeaux Verts, cet homme se sera réfugié dans ces souterrains pour y être ensuite enfermé par les éboulements. Il y avait ici tout ce qu’il fallait pour qu’il puisse survivre durant des mois, voire des années. Tout, sauf de

l'eau, qu'il a bien été obligé de remplacer par du vin, ce qui l'a rendu ivrogne, tandis que la solitude le poussait dans la démence. Si tu as une autre explication à me fournir...

Le géant dodelina doucement de la tête.

— En gros, cela pourrait aller, commandant. Pourtant, il y a quelque chose qui cloche.

— Quoi donc ?

— Le pouvoir hypnotique. N'oublions pas que nous l'avons ressenti en faisant face à ce... sosie...

— Oui, mais ses effets étaient très atténués, et passagers. Cela n'avait rien à voir avec l'étonnant pouvoir de l'Ombre Jaune...

— Peut-être, commandant, peut-être... Mais cet homme était ivre. Il ne devait pas être en possession de tous ses moyens psychiques...

Morane ne répondit pas cette fois. Il avait renoncé à débrouiller les fils de mystère tissés autour d'eux. Seule, la suite des événements leur apporterait sans doute une réponse valable à ces énigmes.

Soudain, la lumière des lampes électriques baissa, puis s'éteignit tout à fait.

— Que se passe-t-il ? interrogea Ballantine. La génératrice ?...

— Non, fit Bob, elle fonctionne toujours.

Le ronronnement régulier continuait en effet à se faire entendre.

— Toutes les lampes n'ont quand même pas été brûlées en même temps, murmura encore Ballantine.

— Cela m'étonnerait, fit Morane en fouillant son sac pour en tirer une torche électrique.

À peine cependant venait-il d'en pousser le bouton de contact que quelque chose de nouveau se passa. Venant de la caverne où ils se trouvaient précédemment, une lueur verdâtre fusa, donnant à toutes choses un aspect de fantasmagorie.

IX

Se demandant quelle nouvelle surprise leur réservaient ces lieux qui tenaient à la fois de la cave à provisions, de l'usine électrique et de l'officine de magicien, Bob Morane et Bill Ballantine étaient retournés vers la caverne, d'où venait la mystérieuse lueur verte. Celle-ci était issue du globe en matière plastique qui, à présent, irradiait tel un monstrueux ver luisant.

— Qu'est-ce encore que cette sorcellerie ? fit Ballantine.

Bob ignorait si c'était bien d'une sorcellerie qu'il s'agissait. Tout ce dont il pouvait être certain, c'était que quelque chose allait se passer. Mais quoi ? Tout lui conseillait de s'écartier du globe fluorescent, mais ce fut cependant sa curiosité qui l'emporta.

— Approchons-nous, dit-il.

La lueur verte devenait de plus en plus intense et, en même temps, le ronronnement de la génératrice se faisait plus puissant.

Quand les deux amis furent parvenus à proximité du globe, ils se rendirent compte que les rayons lumineux provenaient des petites ouvertures pratiquées à la surface du socle.

À chaque seconde, la lumière verte devenait plus vive, à tel point que Bob et son compagnon devaient cligner des paupières pour éviter d'être éblouis. Ensuite, il y eut une sorte de grésillement, qui alla en s'intensifiant, tandis que la lumière, jusqu'alors diffuse, se condensait en un réseau extrêmement serré de lignes lumineuses, réseau à l'intérieur duquel stagnait une nébulosité de forme oblongue, occupant toute la longueur du globe. Petit à petit, cette nébulosité devint plus opaque, parut se condenser légèrement jusqu'à prendre une forme humanoïde.

C'est alors que le prodige eut lieu. Avec une vitesse accrue, la nébulosité perdit toute transparence, se solidifia. Un profil humain se dessina, puis un corps, puis des mains. La couleur

verte pâlit, disparut pour être remplacée par celle de la peau, des vêtements. Il n'y eut bientôt plus qu'une légère brume entourant la forme nouveau-née. Le réseau de lignes lumineuses pâlit à son tour, puis s'éteignit tout à coup, tandis que la brume se dissipait, disparaissait...

La caverne était à présent plongée dans une obscurité totale, et le ronronnement de la génératrice avait repris son intensité normale. Et, soudain, au bout de quelques secondes d'attente, les lampes électriques se rallumèrent.

Abasourdis, incapables même de se demander s'ils rêvaient, Morane et Bill Ballantine pouvaient contempler maintenant l'homme étendu sous la coupole de plexiglas. Tout en lui, depuis les traits du visage, la forme du corps, jusqu'aux vêtements de clergymen en loques et à la main droite postiche, était la réplique *exacte* du corps couché à quelques mètres de là, sous des quartiers de roc.

Le nouveau Monsieur Ming demeurait immobile, les yeux clos, mais sa poitrine se soulevait suivant un rythme régulier. Ses grandes mains, celle de chair et celle d'acier, s'ouvrirent et se refermèrent convulsivement, comme des serres, puis ses paupières se soulevèrent. Il tourna la tête de gauche à droite, pour jeter des regards vagues de ses yeux jaunes à travers la caverne.

Il y eut quelques nouvelles secondes d'une attente stupéfiée. Puis, l'homme nouvellement créé leva la main droite, la posa sur la surface interne du dôme, au-dessus de sa tête, et le souleva. Tournant sur ses charnières, le globe de plexiglas bascula à la façon d'un couvercle.

Rapidement, Ming se redressa et fit face à Morane et à Ballantine. Il titubait et, visiblement, il éprouvait quelque peine à se tenir debout. Pourtant, ce n'était pas la faiblesse qui compromettait ainsi l'équilibre du Mongol, *mais simplement le fait qu'il était ivre*. Rien en lui n'était changé depuis que son double avait été écrasé par l'éboulement.

Posément, tout en considérant Morane et son compagnon de ses yeux couleur d'ambre, l'Ombre Jaune rabaisa le globe de plexiglas. Elle éclata de rire.

— Ne vous avais-je pas dit que j'étais immortel ? fit-il.

Ni Bob, ni Bill ne répondirent car, non seulement l'étonnement devant l'événement prodigieux auquel ils venaient d'assister continuait à les paralyser, mais l'effet hypnotique des regards de leur adversaire se faisait également sentir.

À pas lents, toujours sans quitter des yeux le Français et son compagnon, Ming contourna le dôme et se dirigea vers la sortie de la caverne.

— Je vais partir, déclara-t-il. Surtout, n'essayez pas de m'en empêcher, ni de me tuer. Vous n'y parviendriez pas... Je viens de vous le prouver...

Le Mongol avait maintenant atteint l'entrée du passage menant aux caveaux voisins. Et, brusquement, il s'y engouffra en courant. On entendit décroître le bruit de ses pas.

Il fallut quelques secondes aux deux Européens pour retrouver tout le contrôle de leurs facultés.

— Nous devons l'empêcher de quitter la forteresse, l'abattre ! jeta Ballantine en portant la main à son revolver.

Mais Morane se dirigeait déjà vers le passage en criant :

— Laisse ton arme tranquille, Bill ! Elle ne servirait à rien... Ce qu'il faut, c'est le capturer vivant !...

En courant, les deux hommes passèrent près de l'endroit où l'homme *qui avait été Ming lui aussi* gisait toujours, écrasé par l'éboulement. Ils débouchèrent dans la salle de la génératrice, la traversèrent à toute allure et atteignirent la cave aux vivres. Devant eux, le fuyard n'était plus qu'à quelques mètres du puits, mais il était, évident toutefois qu'il ne parviendrait pas à s'élever assez haut le long de l'échelle avant que ses poursuivants ne l'aient rejoint. Et, cette fois, ni Bob ni l'Écossais ne seraient plus sous l'emprise d'aucune influence. Ming dut le comprendre. Il dut comprendre également que l'état d'ivresse dans lequel il se trouvait le mettait à présent à la merci de deux adversaires vigoureux et bien décidés à s'emparer de sa personne. Aussi, au lieu de se hisser le long du puits, s'approcha-t-il de la muraille, où étaient empilées de grosses futailles. Faisant preuve d'une force peu commune, il en saisit une et la fit tomber sur le sol pour, d'un coup de pied, la propulser en direction de Morane et de Ballantine. Une seconde futaille, puis une troisième, puis une quatrième suivirent. Le sol de la cave était légèrement déclive,

circonstance accélérant la vitesse des énormes tonneaux. Que l'un d'eux, pleins sans doute à en juger par le bruit sourd qu'ils faisaient en roulant, heurtât Bob et son compagnon, et ils seraient balayés et meurtris.

— Vite, à l'abri ! cria Morane.

Comme la première barrique arrivait sur eux, ils bondirent de côté, derrière un amoncellement de caisses. L'énorme projectile les dépassa dans un bruit de tonnerre et alla se fracasser contre la muraille la plus proche, en vomissant des flots de vin. La seconde futaille, puis la troisième, puis la quatrième, connurent le même sort.

Éclaboussés par le vin qui giclait de partout, Morane et Bill avaient laissé passer l'orage. Quand ils purent enfin se redresser, Ming avait disparu. Ils coururent vers le puits et y parvinrent juste à temps pour voir, en levant la tête, la silhouette sombre du fuyard disparaître dans la galerie supérieure.

Déjà, Ballantine avait saisi l'un des barreaux de l'échelle.

— Rejoignons-le avant qu'il ne soit trop tard, hurla-t-il.

Le colosse allait se mettre à grimper, quand Bob le tira violemment en arrière, juste à temps pour lui permettre d'échapper à une avalanche de pierres dont chacune eut été assez lourde pour briser le crâne d'un homme.

Pendant quelques minutes, Morane et Ballantine étaient demeurés collés à la paroi, tout près de l'ouverture du puits, à attendre que leur adversaire prenne une quelconque initiative. Finalement, comme rien ne se passait, Bill demanda, à voix basse :

— Croyez-vous qu'il soit toujours là, commandant ?

Bob eut un signe affirmatif.

— Nous pouvons en être sûrs, souffla-t-il. Notre gaillard ne va pas perdre une si belle occasion de nous lapider sans risque.

— Et s'il refermait le puits à l'aide du gros quartier de roc ? fit encore Bill. D'en dessous, cette fois, nous ne parviendrions plus à le faire rouler de côté...

Mais Morane haussa les épaules, indiquant ainsi qu'il rejetait cette possibilité.

— Réussirais-tu, Bill, seul et avec un levier, et aussi fort que tu sois, à déplacer ledit quartier de roc ?

— Non, sans doute, mais...

— Dans ce cas, Ming n'y parviendra pas non plus. D'ailleurs, je crois avoir le moyen de lui faire abandonner sa surveillance...

Avec circonspection, le Français s'avança vers l'orifice du puits et hurla :

— Ming !... M'entendez-vous ?...

Comme il n'obtenait aucune réponse, il tira son revolver et, en dirigeant le canon vers le haut, le déchargea dans le puits. Cette fois, la réaction ne se fit pas attendre. La voix du Mongol parvint aux deux amis, un peu déformée, mais avec toujours le même accent de démence que précédemment.

— Vous vous énervez, commandant Morane. Vous devriez savoir que vos balles sont impuissantes contre moi, même si l'une d'elles m'atteignait. Oubliez-vous que je suis la toute puissante Ombre Jaune, et qu'elle est immortelle ?

Bill Ballantine porta l'index à sa tempe et le fit tourner de gauche à droite, geste ayant la même signification dans tous les pays du monde. Morane fit une moue qui, elle, voulait dire : « Cinglé ? Assurément, mais pas autant que tu le penses, Bill... » Et, aussitôt, il enchaîna, hurlant à nouveau :

— Vous êtes peut-être le vrai Monsieur Ming, mais ce que vous ne savez pas c'est qu'il en existe un second, en tous points pareil à vous. Un Monsieur Ming ici, et un autre à Darjeeling, c'est peut-être trop, ne trouvez-vous pas ?

Il y eut un assez long moment de silence, puis la voix du Mongol résonna encore :

— Que voulez-vous dire par « un second Monsieur Ming » ?

Bob répondit à cette question par une autre question.

— Est-ce que, par hasard, l'Ombre Jaune ne posséderait pas un repaire dans la région de Darjeeling ?

La voix de Ming monta d'un ton, se fit presque féroce.

— Je vous ai demandé ce que vous vouliez dire par « un second Monsieur Ming ».

Mettant les mains en porte-voix autour de la bouche, Morane cria, détachant bien ses mots :

— Ce que je veux dire ? Simplement ceci : Les machines les plus perfectionnées et les plus merveilleuses ne sont pas toujours parfaites. *Elles peuvent, elles aussi, avoir des courts-circuits...*

Il y eut à nouveau un long moment de silence, puis le Mongol hurla, avec un accent de démence encore jamais atteint :

— Vous mentez, commandant Morane !... Vous mentez !... La machine est parfaite !... Vous m'entendez ?... Parfaite... Vous mentez !...

Morane éclata de rire.

— Allez donc voir à Darjeeling, si je mens, MING NUMÉRO DEUX !

Là-bas, en haut du puits, un cri de rage éclata, puis le Mongol jeta encore :

— Je vais suivre votre conseil, commandant Morane, mais ne croyez pas en être quitte pour autant. Je vous retrouverai et, alors, votre sort ne sera guère enviable !... Quand ma main s'appesantira sur le monde !...

Dans la galerie supérieure, il y eut un bruit de pas qui s'éteignit rapidement, puis ce fut le silence.

— Croyez-vous qu'il soit parti cette fois, commandant ? interrogea Bill.

— Il est parti, pour contrôler mes dires. De toute façon, si mes suppositions sont exactes, Monsieur Ming a, pour le moment, un ennemi bien plus redoutable que nos chétives personnes : LUI-MÊME...

Jamais sans doute stupéfaction plus totale ne s'était peinte sur un visage humain que celle qui se peignit sur la large face rougeaud de l'Écossais. Bob ne laissa cependant pas le temps à son ami de réagir.

— Retournons dans la caverne, dit-il. Nous avons un petit travail de destruction à accomplir...

Une fois dans la caverne, le Français, à l'aide d'une masse trouvée dans un coin, entreprit de démolir le globe de plexiglas, ainsi que son socle qui, une fois brisé, découvrit tout un réseau compliqué de fils électriques, d'électro-aimants, de relais, de transistors, de tubes à électrons. Là, tout fut également brisé, écrasé à coups de masse. À vrai dire, ce n'était pas sans un

certain regret que Morane détruisait ainsi cet appareil issu d'un cerveau génial, mais criminel. Pourtant, en agissant de cette façon, en rendant inutilisable cette merveilleuse machine capable de créer la matière vivante à partir de simples électrons, il savait s'assurer un avantage – Oh ! bien mince – dans la nouvelle lutte que Bill et lui venaient d'entreprendre contre l'Ombre Jaune.

Quand il eut accompli son travail de démolisseur, Bob Morane reposa le lourd marteau et commanda :

— Maintenant, quittons ces lieux et regagnons l'avion, non sans ouvrir l'œil cependant, au cas où Ming nous aurait tendu un piège, ce que je ne crois pas. Il est bien trop pressé de gagner Darjeeling pour débrouiller le joli problème que je lui ai posé. De notre côté, nous allons tout d'abord rejoindre Calcutta, non seulement pour avoir une nouvelle petite conversation avec Tania, mais aussi pour nous mettre en contact avec notre vieil ami Sheela Khan³, dont l'aide nous sera sans doute fort utile. Ensuite, nous mettrons à notre tour le cap sur Darjeeling.

Ils quittèrent ces souterrains qui leur avaient réservé tant de surprises et sortirent de la forteresse sans avoir fait de mauvaise rencontre. Deux heures plus tard, ils rejoignaient la clairière où ils avaient abandonné l'avion. Tout le long du trajet, c'est à peine s'ils avaient échangé dix paroles, non seulement afin de ne pas révéler leur présence au cas où Ming les aurait guettés, mais surtout parce qu'ils se sentaient écrasés par les extraordinaires événements auxquels ils venaient d'assister et auxquels, chacun de son côté, ils cherchaient une explication rationnelle. Morane, auquel sa formation d'ingénieur, et aussi sans doute ses connaissances scientifiques assez vastes, donnaient un avantage, croyait avoir trouvé l'explication en question. Mais tout demeurait encore fort vague dans son esprit, et il lui était difficile de mettre en ordre les données qu'il croyait posséder.

Ce fut seulement quand l'avion eut décollé et viré sur l'aile en direction de l'ouest, laissant derrière lui la sinistre forteresse,

³ Chef de la police de Calcutta. Voir : *La Marque de Kâli*, Marabout Junior n°74.

que Bill Ballantine se décida enfin à poser les questions qui lui brûlaient les lèvres.

— Alors, commandant, à votre avis, cet homme rongé par l'ivrognerie et la démence, c'était Ming ?... Le vrai Ming ?... Celui-là même que vous avez tué il y a près d'un an ?

Morane eut un signe affirmatif, sans même tourner la tête.

— Le vrai Ming... Oui, Bill... J'en ai bien peur...

— Et l'autre, celui qui, selon Tania, se trouverait clans la région de Darjeeling ? Un imposteur alors ?

— Non, Bill, pas un imposteur... Le vrai Monsieur Ming également...

Cette fois, l'Écossais fut sur le point de se demander si son compagnon n'avait pas perdu la raison, ou si lui-même n'était pas mûr pour la camisole de force. Au cours de ses démêlés avec l'Ombre Jaune, Bill avait assisté à pas mal de prodiges, et le dernier en date était d'avoir vu, quelques heures plus tôt à peine, un homme tué par un éboulement renaître presque aussitôt sous une cloche, comme un melon. Pourtant, devant le fait qu'il y eut deux Ombres Jaunes, biologiquement identiques, son esprit se révoltait.

— Mais alors, commandant, il y aurait réellement deux Monsieur Ming par le monde ?

— Oui, Bill, répondit Morane avec un petit sourire amer, il y aurait deux Monsieur Ming, L'UN SAIN D'ESPRIT ET L'AUTRE FOU...

X

C'était une de ces nuits de début de monde sur l'Himalaya. La voûte du ciel ressemblait à une large plaque d'acier bleu piquée de gemmes scintillantes et sur laquelle, à portée de main semblait-il, se découpait la masse blanche, fantomatique, du Kanchenjunga, avec ses glaciers, ses crêtes frangées de neige et la prodigieuse dent de son pic s'élevant à quelque huit mille cinq cent soixante-dix-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer. Tout autour, c'était la forêt humide de la Haute-Titza, avec ses fougères géantes, ses orchidées, ses voiles de mousses pendantes, l'éclatement pourpre de ses bosquets de rhododendrons.

À présent, la semi-obscurité de la nuit estompait le prodigieux spectacle. Il y avait plusieurs jours que Bob Morane et Bill Ballantine avaient quitté Darjeeling, montés sur de petits poneys, pour s'enfoncer à travers le Sikkim. À Gangtok, ils avaient obliqué vers le nord-ouest, en direction du Kanchenjunga, qui était pour eux un point de repère précis. Ils n'avaient d'ailleurs pas besoin de guide car, à Calcutta, Tania Orloff leur avait tracé un itinéraire qui leur permettrait d'atteindre le repaire de l'Ombre Jaune : un vieux monastère bouddhiste situé non loin du petit village de Kimpong, au pied même de la montagne.

Le crépuscule était tombé depuis une heure à peine quand les deux amis, qui avaient pris l'aspect de simples touristes, sans armes apparentes, s'étaient éloignés de Kimpong. Ils allaient à pied le long de pentes couvertes de rhododendrons et de datura dont les fleurs blanches, en forme de trompettes, devenaient phosphorescentes dans la nuit, tout en répandant une senteur douceâtre.

Bob et Ballantine marchaient rapidement et sans bruit, car ils avaient l'habitude de se mouvoir ainsi dans l'obscurité. Cependant, ils n'en oublaient pas pour autant de redoubler

d'attention, et cela non seulement parce qu'ils approchaient du monastère ou Ming numéro un avait son refuge, mais aussi parce que, depuis Darjeeling, ils avaient appris qu'un étrange individu, portant des vêtements de moine bouddhiste, suivait le même chemin qu'eux, les précédant de quelques heures à peine. Selon la description des gens interrogés, les traits de l'inconnu étaient en tous points semblables à ceux de Ming, avec de terribles yeux jaunes à peine humains. S'il pouvait demeurer le moindre doute, dans l'esprit de Morane et de Ballantine, sur l'identité de ce personnage, le fait que, en dépit de ses habits religieux, il semblait fort porté sur les boissons spiritueuses, le dissipait. Il paraissait donc probable, voire certain, que Ming numéro deux avait couvert en un temps record les quelque sept cent cinquante kilomètres séparant les Monts Naga du Sikkim. Comment y était-il parvenu ? Ni Bob ni son compagnon n'auraient pu donner une explication à cela. Pourtant, ils n'oublaient pas que, si fantastique que cela parut, il s'agissait de l'Ombre Jaune et que cette dernière possédait tout un réseau de complicité à travers l'Asie.

À Kimpong, Morane et Ballantine devaient apprendre que le mystérieux moine avait quitté le village dans l'après-midi, pour prendre également la direction du monastère. C'était pour cette double raison que les deux amis redoublaient de prudence : d'une part pour ne pas tomber aux mains des complices, dacoïts ou autres, de Ming numéro un ; d'autre part, pour éviter Ming numéro deux, s'il s'agissait bien de lui.

Tout en marchant, les deux compagnons d'aventure songeaient à l'événement qui se préparait et auquel, si la chance – ou la malchance – les favorisait, ils devaient être étroitement mêlés. La rencontre des deux Ombre Jaune ne manquerait pas de faire des étincelles, qui risquaient fort de rejaillir sur eux. Mais Bob avait, intentionnellement, provoqué cette rencontre, et il ne croyait rien devoir changer à son plan. Quant à Bill, là où son compagnon allait, il allait, même s'il risquait de s'y faire couper la tête.

Ils étaient parvenus au sommet d'une crête arrondie et, soudain, devant eux, légèrement en surplomb d'une combe couverte de fougères, le monastère apparut, occupant tout le

sommet d'une colline aux pentes douces. C'était un simple mur d'enceinte, aux épais arcs-boutants, entourant des bâtiments rectangulaires aux fenêtres carrées, dont plusieurs étaient allumées.

— Nous y voilà, fit Ballantine. Jusqu'ici, nous n'avons pas fait de mauvaise rencontre. Pourvu que cela dure...

— Cela ne durera pas, Bill, répondit Morane. Tu as parlé trop vite...

De la combe, un cri venait de s'élever. Plutôt une plainte lugubre, sinistre, que les deux amis connaissaient bien pour l'avoir entendue en de nombreuses circonstances, toutes plus tragiques les unes que les autres.

— L'appel des dacoïts, constata l'Écossais. Bob grimaça un sourire.

— Oui, l'appel des dacoïts, répéta-t-il en écho. Je suppose, mon vieux Bill, que tu t'attendais bien à l'entendre d'un moment à l'autre. Là où il y a de l'Ombre Jaune, il y a du dacoït...

Posément, le Français tira une torche électrique d'une de ses poches et, d'une autre, un objet brillant, qu'il tint dans le creux de la main. C'était un petit masque d'argent massif représentant les traits d'un démon tibétain sur le front duquel étaient gravés des caractères cabalistiques. Le bijou, légèrement déformé, car une balle l'avait frappé au revers en une circonstance qui avait failli coûter la vie à Morane, le bijou donc, qui avait jadis été donné au Français par Ming lui-même, était un talisman dont la seule vue suffisait à inspirer le respect aux complices du terrible Mongol. Bob comptait une fois encore user de ce fétiche pour tenir les dacoïts à distance.

Le menton pointé en avant, Morane désigna la combe.

— Allons-y, dit-il simplement.

Durant un quart d'heure environ, ils marchèrent parmi les fougères qui leur montaient jusqu'à la taille. Partout, un silence total régnait, comme si ces lieux avaient été privés de toute présence, humaine ou animale. Seules, les lumières brillant là-bas, derrière les fenêtres du monastère, démentaient cette impression.

Tout à coup, Ballantine s'immobilisa et posa la main sur le bras de Bob, le forçant à s'arrêter à son tour.

— Écoutez, commandant...

Sur leur gauche, il y eut un bruit de feuillages remués et un nilgaut jaillit de derrière un bouquet de rhododendrons. L'animal devait avoir été effrayé par quelque chose, car il paraissait affolé et filait à toute allure. Bientôt, il se perdit dans les ténèbres.

— Une antilope ne fuit ainsi que devant le tigre, ou devant l'homme, fit Morane. Et je ne crois pas qu'il y ait du tigre dans la région...

Il y avait de l'homme car, bientôt, une douzaine de silhouettes apparaissent, toute proches. La lumière de la lune était assez vive, et Bob et Bill Ballantine pouvaient distinguer nettement les nouveaux venus. C'étaient des Indiens aux cheveux longs, aux visages farouches, armés de couteaux aux lames brillantes. S'étant disposés en demi-cercle, ils convergeaient vers les deux Européens, et leur attitude en disait assez sur la volonté de meurtre qui les animait.

— Les dacoïts de Ming, souffla Ballantine. Les affaires se compliquent.

Bob, lui, semblait attendre les événements avec confiance. Quand les dacoïts ne furent plus qu'à quelques pas, il leva soudain la main gauche, qui tenait le petit masque d'argent suspendu à un cordon de soie. En même temps, de sa main droite armée de la torche électrique, il éclairait violemment le bijou.

Dans le rang des dacoïts, il y eut un flottement, et tous les visages, crispés quelques instants plus tôt par le seul désir de tuer, marquèrent le respect à la vue du petit masque balancé presque sous leurs nez par Morane.

Faisant appel à tout ce qu'il connaissait d'hindous-tani, Bob parla.

— Conduisez-nous auprès de votre maître, ordonna-t-il en donnant à sa voix le plus d'autorité possible.

Les dacoïts hésitèrent, car le maître acceptait peu de gens en sa présence. Pourtant, l'étranger qui se dressait devant eux arborait le masque sacré, circonstance qui lui conférait, sinon une puissance égale à celle de Monsieur Ming, du moins un

caractère de tabou quasi total que, seule, sans doute, l'Ombre Jaune elle-même pouvait lever.

Prenant parti d'obéir au porteur du talisman, les Indiens entourèrent Morane et son compagnon, et la petite troupe se mit en marche en direction du monastère dont un kilomètre la séparait encore.

*

Les vastes bâtiments dans lesquels Ming avait établi un de ses nombreux repaires avaient bien servi jadis d'habitation à des moines bouddhistes, mais ceux-ci avaient fini par les fuir, chassés sans doute par les rafales hurlantes du vent qui, à l'époque des tempêtes, s'abattaient telles d'énormes faux glacées sur le monastère. Ce dernier était devenu ensuite la résidence d'été d'un prince bengali, ainsi qu'en témoignaient les estampes profanes des murailles. Mais le prince était parti également, effrayé on ne sait par quoi, et Monsieur Ming, que rien n'effrayait lui, avait à son tour installé ses pénates entre les murs centenaires.

Toujours guidés par les dacoïts, Morane et Bill avaient atteint une large porte de bronze flanquée de deux chortens, et pénétré dans une cour aussi vaste que celle d'une caserne et dont les creux, entre les dalles mal jointes, étaient comblés par une mousse épaisse, souple et élastique comme du caoutchouc. En entendant la porte de bronze se refermer derrière eux, les deux amis s'étaient rendu compte que l'irréversible venait d'être accompli et qu'ils venaient de se jeter, de leur propre volonté, dans l'antre même du tigre.

Quiconque eût connu l'Ombre Jaune de réputation se fût attendu à ce que son antre, justement comme celui du tigre, fût pavé d'ossements. Il n'en était rien pourtant. Avec ses couloirs, ses larges salles dallées de porphyre poli par le temps, ses murs ornés de fresques aux stylisations hardies, aux couleurs vives, l'intérieur du monastère offrait au contraire un spectacle reposant. Le silence et la paix y régnait, un peu comme si les bruits n'osaient s'imposer dans cette demeure dressée, tel un défi, à proximité des montagnes géantes, perchoirs des dieux

d'Asie, et prête à être balayée à chaque instant par le vent des cimes.

Les dacoïts avaient mené Bob et l'Écossais dans une grande salle éclairée par des dizaines d'énormes chandelles de suif, et dont le mur sud était percé d'une large fenêtre rectangulaire à moucharabieh de bronze. Les autres murs étaient ornés de peinture, dans le plus pur style hindou, représentant des scènes de la vie de palais. Au centre de la salle, une fontaine de cuivre verdigrisé lançait un filet d'eau dans un bassin à margelle de marbre rose où s'ébattaient des cyprins dorés.

Morane et son ami étaient demeurés debout à proximité du bassin. Quelques minutes s'écoulèrent puis, sans qu'on l'eût entendu venir, le maître des lieux pénétra dans la salle. Il portait son habituel costume noir de clergyman et, dans son large visage olivâtre, les yeux brillaient telles deux escarboucles jaunes.

En apercevant les deux Européens, Monsieur Ming eut un sourire qui découvrit des dents blanches et pointues de carnassier.

— Le commandant Morane ! fit-il d'une voix douce. Vous serez donc toujours le personnage encombrant que j'ai connu jadis... Et vous aussi, monsieur Ballantine... À Cannes, il y a quelques semaines, j'ai essayé de vous faire supprimer, mais vous avez à nouveau échappé à mes entreprises... Et voilà qu'aujourd'hui encore vous parvenez à circonvenir mes dacoïts, qui avaient pourtant ordre de tuer quiconque tenterait de s'approcher de cette demeure sans montrer patte blanche... Comment avez-vous fait ? Voilà ce que j'aimerais savoir...

Le front soucieux, le Mongol demeura un instant silencieux, puis ses traits s'éclairèrent soudain.

— J'ai compris, continua-t-il. Le masque d'argent... Il éclata de rire, pour ajouter :

— Ce talisman vous aura été bien utile, n'est-ce pas, commandant Morane, depuis ce jour où je vous l'ai donné, en échange de ma vie, dans le temple de Phâli ?... Bien entendu, je pourrais vous le reprendre, mais je n'en ferai rien. Ce qui est donné est donné... D'ailleurs, dans les circonstances présentes,

il est fort probable, sinon certain, que ledit talisman ne pourra plus jamais vous servir...

Sur ces derniers mots, Ming avait mis un accent sinistre qui ne devait tromper ni Morane ni son compagnon. Le Français se contenta néanmoins de sourire.

— Voire, fit-il d'une voix légèrement narquoise. Vous croyez peut-être nous faire peur... Il en serait sans doute ainsi si vous étiez réellement l'Ombre Jaune, mais mon ami et moi ne nous laissons pas épouvanter par un vulgaire usurpateur...

Une expression amusée passa dans les yeux jaunes qui, aussitôt, devinrent fixes. Immédiatement, Morane et Bill se sentirent envahis par une sorte de langueur, avec l'impression qu'une personnalité étrangère prenait possession de leurs corps, dont ils cessaient d'être maîtres...

Le Mongol ne profita cependant pas de son avantage car, presque aussitôt, il relâcha son emprise hypnotique. Morane et Ballantine en savaient assez cependant. Ils savaient que cet homme, devant eux, était bien, comme l'avait affirmé Tania Orloff, le vrai Monsieur Ming, tout comme d'ailleurs cet autre personnage rencontré quelques jours plus tôt dans la vieille forteresse des Monts Naga, et à nouveau ils se trouvaient rejetés en pleine fantasmagorie.

L'Ombre Jaune s'était remise à sourire.

— Je sais ce que vous pensez, dit-elle. Voilà un an environ vous m'avez vu mort à vos pieds, et cela sans que le moindre doute soit permis. Et vous aviez raison de me croire mort, car je l'étais en réalité. Pas pour longtemps cependant... Oh ! ne criez pas au prodige. Tout cela ressort de la science pure. Une science fort en avance sur notre temps peut-être, mais de la science quand même... Morane haussa les épaules.

— Aucune science ne permettra jamais de ressusciter un homme. Cela serait contraire à l'ordre de la nature, dont les lois sont établies une fois pour toutes...

— Bien sûr, enchaîna Bill, qui n'avait cependant là-dessus que des idées fort vagues. Tout cela nous prouve de plus en plus que vous n'êtes qu'un charlatan...

Sans paraître se formaliser d'une telle qualification, le Mongol garda tout son calme, se contentant de considérer ses

interlocuteurs avec attention, comme s'il voulait lire en eux, peser leur sincérité. Bob et l'Écossais durent réussir à dissimuler leurs sentiments, car Ming finit par dire :

— Je ne suis pas un charlatan, et je vais vous le prouver. Ou, plutôt, vous donner l'explication de faits qui, jusqu'ici, vous ont sans doute semblés inexplicables mais qui, à des esprits ouverts, attentifs aux progrès scientifiques, peuvent bientôt apparaître sous un jour nouveau...

Tout en parlant, le Mongol s'était tonné vers les dacoïts, qui n'avaient pas quitté la pièce. Il jeta un ordre en hindoustani et, presque aussitôt, trois sièges d'ébène incrusté d'ivoire furent amenés. Ming s'empara de l'un d'eux et désigna les deux autres à Morane et à Ballantine, qui s'assirent à leur tour.

D'un geste, le Mongol congédia ses complices, qui quittèrent la salle. Alors, il se tourna à nouveau vers ses prisonniers, pour déclarer :

— Je m'étais juré de ne révéler à personne ce que je vais vous dire. Pourtant, en ce qui concerne les Occidentaux, je préfère être considéré comme savant que comme sorcier. Et puis, de toute façon, vous ne serez bientôt plus en état de répéter à quiconque ce que vous allez entendre. La petite causerie scientifique à laquelle vous allez assister sera en quelque sorte pour vous la « dernière cigarette du condamné »...

Bob savait ce que ces dernières paroles signifiaient. Pourtant, c'était volontairement qu'il était venu là, entraînant avec lui son ami, et en agissant ainsi, il obéissait à un plan précis. « Cause toujours, mon joli, songea-t-il. Quand tu auras terminé ta petite histoire, je te raconterai la mienne, et tu en seras tellement surpris que tu croiras que le ciel te dégringole sur la tête... »

XI

— Voyez-vous, commandant Morane, et vous monsieur Ballantine, commença l'Ombre Jaune, j'ai toujours eu la hantise d'une mort violente qui, en me fauchant, m'aurait empêché de mener à bien mon œuvre de conquête du monde. Je cherchai le moyen de prévenir de façon certaine tout accident. Mais un accident étant un événement fortuit, dû au seul hasard, il devient impossible de le prévoir et, par conséquent, de l'empêcher de se produire. Voilà plusieurs années déjà, j'avais mis au point ce que j'ai convenu d'appeler un « duplicateur », c'est-à-dire une machine électronique capable de créer, à partir de l'original, un ou plusieurs doubles identiques à n'importe quel objet.

« Pour parvenir à ce résultat, j'avais continué les travaux des savants américains des General Electric Laboratories qui, en 1945 déjà, étaient parvenus, en se servant d'énergie brute comme matière première, à créer de nouveaux électrons. À l'aide d'une machine nommée bétatron, ces savants avaient bombardé un morceau d'acier à l'aide de rayons X produits par des atomes de tungstène désintégrés, pour obtenir finalement des particules de matière nouvelle.

« Travaillant à partir de cette découverte, je me rendis compte que, si l'on fait passer un courant électrique d'une intensité précise à travers un objet, on crée un champ de force invisible, composé de lignes d'énergie, qui forme une sorte d'image, également invisible, de l'objet. Or, qui dit énergie dit matière...

— Et si l'objet est mauvais conducteur d'électricité, fit Morane, que se passe-t-il ?

Monsieur Ming eut un geste d'impatience, montrant ainsi combien il détestait être interrompu.

— Vous devriez savoir, commandant Morane, poursuivit-il, que même les corps mauvais conducteurs laissent passer le

courant électrique, dans une proportion moindre peut-être que les autres corps dits « bons conducteurs », mais ils le laissent passer, et cela suffit...

S'arrêtant un instant de parler, comme s'il voulait retrouver le fil rompu de sa pensée, le Mongol continua presque aussitôt :

— Ce double énergétique de l'objet n'est pas, comme on pourrait le croire, une image inversée, semblable à celle d'un miroir. C'est une image exactement semblable à l'original, une sorte de fantôme qu'il ne resterait plus qu'à faire se matérialiser.

« Faire se matérialiser un fantôme ! Tel fut mon but... J'y parvins en mettant au point un appareillage compliqué permettant de transmettre à distance, le long d'un flux d'ondes magnétiques, le double de l'objet à reproduire. Pour cela, j'imaginai deux globes jumelés. Dans l'un était disposé l'objet original, à travers lequel je faisais passer un courant électrique. Le champ de force ainsi obtenu était transmis, grâce au flux d'ondes magnétiques dont je viens de vous parler, à l'intérieur du second globe, où un faisceau de nouvelles ondes était projeté de façon à couper à angle droit les lignes de force composant le « fantôme » de l'objet. Au point d'intersection de ces lignes de force et des ondes se formaient de petits noeuds d'énergie, électrons et protons occupant, les uns par rapport aux autres, des positions exactement semblables à celles des électrons et des protons de l'original.

« Quand j'eus réussi à mettre définitivement au point mon appareil, j'étais en mesure de copier n'importe quel objet. Pour cela, il me suffisait, par exemple, de poser un revolver sous le globe émetteur pour, au bout de quelques secondes, en voir se matérialiser un second sous le globe récepteur. J'étais ainsi en possession de deux armes en tous points semblables l'une à l'autre. Vous voyez immédiatement les avantages d'une telle invention, avantages dont je ne manquai pas de profiter. Non seulement à partir d'un exemplaire unique, je fabriquai à peu de frais des armes et du matériel de toutes sortes en quantité quasi industrielle, mais je créai également des pierres précieuses et de l'or qui vinrent accroître encore ma fortune déjà immense... Jusqu'au jour où je conçus le projet de me servir de cette machine pour créer le « duplicata » d'un animal.

« J'essayai tout d'abord avec des cobayes et des souris. Je croyais obtenir des doubles morts. Il n'en fut rien. En ce cas, le transfert de la matière se faisait avec le corollaire de celle-ci, c'est-à-dire la vie. Des chats furent « copiés » de la même façon, puis des chiens. Faisant construire alors des machines plus spacieuses et de formes plus appropriées, j'appliquai mon procédé à l'homme, et ce avec un succès total.

« L'idée me vint aussitôt de me servir du « duplicateur » pour assurer ma survivance en cas d'accident. Là, deux difficultés s'offrirent à moi. La première était que, pour rendre possible la création de matière à partir d'énergie, il fallait que l'objet à copier reposât sous une cloche qui la tînt à l'abri des influences extérieures. Or, bien entendu, un accident mortel ne se produit jamais sous cloche. Seconde difficulté : si mon double se formait après ma mort, *même immédiatement après*, il serait également privé de vie.

« Après avoir envisagé différents procédés, je finis par trouver une solution à ce double problème : me servir de relais. Pour cela, il me suffirait de disposer, en de secrètes cachettes disséminées un peu partout dans le monde, des copies de ma personne fabriquées préalablement, et étendues sous des globes émetteurs de matière. Ces copies-relais devaient être maintenues continuellement en état d'hibernation par l'injection d'un liquide congelant projeté à l'intérieur de l'organisme par des pompes spéciales. Enfin, l'alimentation en énergie électrique serait assurée par des génératrices atomiques capables de fonctionner durant des années sans aucune intervention extérieure. Dans des environs plus ou moins lointains de chacune de ces cachettes secrètes une demi-douzaine d'autres seraient établies, contenant elles des appareils récepteurs de matière destinés à la création des copies finales.

Arrivé à ce point de son exposé, l'Ombre Jaune s'arrêta de parler afin de se rendre compte de l'effet produit par ses paroles sur Morane et Ballantine, qui l'écoutaient avec une admiration mêlée cependant d'hostilité, voire de répulsion. Au bout de quelques secondes, Ming reprit :

— Laissez-moi maintenant vous expliquer comment fonctionne cet ensemble complexe de machinerie.

S'interrompant à nouveau, il s'adressa plus spécialement à Bill.

— Peut-être vous souvenez-vous, monsieur Ballantine, qu'à certains de mes hommes qui gardaient la vieille forteresse des Monts Naga, hommes dont je n'étais pas sûr, j'avais fait subir une opération spéciale. Ils portaient en effet, inséré à la base du crâne, un poste émetteur minuscule alimenté par une batterie sèche, plus minuscule encore, se rechargeant automatiquement grâce aux impulsions électriques du cerveau. À cette batterie était reliée également une bombe en réduction, grosse à peine comme un petit pois. Le poste émetteur transmettait à une centrale établie à l'intérieur de la forteresse tous les propos que l'homme échangeait avec quiconque. S'il trahissait, l'éclatement de la petite bombe était commandé à distance, provoquant une mort immédiate... Eh bien ! j'imaginai un appareil à peu près semblable, mais sans bombe et qui, ayant environ la taille d'une olive, se trouvait inséré sous l'occiput et émettait une onde magnétique continue. Chaque copie-relais était dotée d'un semblable appareil, de façon à ce que ce dernier fut reproduit en même temps que l'organisme humain.

Pendant que Ming parlait, Bob Morane et Bill Ballantine songeaient au petit objet de métal brillant, juste de la taille d'une olive, trouvé près du squelette déterré à proximité de la forteresse mongole. Selon toute probabilité, il s'agissait là de l'appareil décrit par leur adversaire.

— Afin que vous compreniez comment fonctionnait ce dispositif compliqué, continuait l'Ombre Jaune, laissez-moi vous expliquer ce qui se passa quand vous, commandant Morane, me logeâtes une balle en plein front, alors que je tentai de fuir la forteresse mongole envahie par les Drapeaux Verts du docteur Partridge. Eh bien ! au moment où la vie me quitta, l'onde magnétique émise par le petit appareil que je portais sous l'occiput fut tout à coup interrompue. Cela mit en marche un émetteur de matière situé quelque part au Tibet et qui, à partir d'une copie-relais, créa un nouveau Monsieur Ming dans les profondeurs d'une grotte, au Népal, où un appareil récepteur

était en batterie. La nouvelle copie n'étant pas soumise, elle, à l'action d'une pompe hibernatrice, prit aussitôt vie. Et c'est ainsi que je puis me trouver à présent devant vous, en tous points semblable à l'homme que vous avez vu mort à vos pieds, au cœur des Monts Naga.

*

Quand l'Ombre Jaune se fut tue, un long silence succéda. Dans une attitude pleine d'orgueil, le Mongol interrogea ses prisonniers du regard, comme cherchant une approbation admirative. À toute autre personne que Monsieur Ming, Morane aurait sans hésiter prodigué cette approbation devant une science à ce point merveilleuse que, si elle ne s'était appuyée sur des données scientifiques exactes, elle aurait touché à la magie. Pourtant, notre héros connaissait trop bien l'Ombre Jaune pour savoir que tout son savoir, toute son intelligence ne servait qu'au crime. Pour cette raison, au lieu de louer son hôte, le Français se contenta de dire :

— Vous êtes un monstre, Ming. La science est une chose fort belle, certes, mais poussée à un tel point, elle devient de l'orgueil. Ce que vous avez voulu faire, c'est égaler le Créateur, et cela vous perdra...

Au lieu de provoquer la colère de Ming, cette remarque ne fit que déclencher son rire.

— Égaler le Créateur !... fit-il joyeusement. Vous allez un peu vite, commandant Morane. Un copiste, si habile soit-il, qui se rend dans un musée pour y reproduire une toile de maître, parviendra-t-il jamais à égaler le grand artiste qui peignit l'original ? Non, n'est-ce pas... Eh bien ! voilà ce que je suis : un habile copiste, et rien d'autre...

— Satan aussi est un habile copiste, fit remarquer Bob.

Le Mongol haussa les épaules.

— Puisque tel est votre désir, commandant Morane, concéda-t-il avec indifférence, disons que je suis une incarnation de Satan.

Au fond de lui-même, Morane jubilait. Les révélations de l'Ombre Jaune ne l'étonnaient guère outre mesure car, depuis

les événements de la forteresse mongole, il avait entrevu une partie de la vérité. S'il ne se trompait pas pour le reste, il était fort probable qu'une désagréable surprise fut réservée à Ming avant longtemps.

— J'aimerais vous poser une question, fit Bob à l'adresse du Mongol.

— Faites donc, commandant Morane, dit l'Ombre Jaune avec un sourire condescendant. On ne refuse rien à un condamné à mort... sauf sa grâce.

Le Français ne parut pas avoir entendu cette menace à peine dissimulée. Ce fut d'une voix calme qu'il parla.

— Il y a un instant à peine, Ming, vous avez affirmé que, dans les environs plus ou moins lointains de chaque émetteur contenant une copie-relais, étaient établis une demi-douzaine de récepteurs. Comment se fait-il que ces récepteurs n'aient pas tous fonctionné en même temps, produisant toute une série de double ?

Le sourire condescendant demeura sur le large visage olivâtre du Mongol.

— J'aurais cru, commandant Morane, que vous auriez pu répondre vous-même à cette question. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ces récepteurs étaient réglés, grâce à de simples interrupteurs, pour fonctionner un à un, de façon à ce qu'une seule copie soit produite à la fois...

Assez incongrûment, Morane éclata soudain de rire. Un rire aussi peu naturel que possible. Un rire fabriqué de toutes pièces pour la circonstance.

— De façon à ce qu'une seule copie soit produite à la fois !... Ali !... Ah !... Ah !... Ah !... Laissez-moi rire, Ming !... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !... Laissez-moi rire !...

En dépit de tout son sang-froid, Ming ne put éviter de paraître interloqué.

— Ah ça ! commandant Morane, que se passe-t-il donc ?

— Ce qui se passe ? hoqueta Bob en feignant d'avoir toutes les peines du monde à retrouver son sérieux. Ce qui se passe ?... Tout simplement que vos interrupteurs n'ont pas fonctionné, ou que toute votre maudite mécanique a été court-circuitée... Vous m'entendez bien ?... Court-circuitée !...

Cette fois, l'impatience gagna l'Ombre Jaune.

— Expliquez-vous, commandant Morane ! lança-t-elle d'une voix mauvaise. Expliquez-vous donc !...

Soudain, le Français redevint sérieux.

— Je vais donc m'expliquer puisque tel est votre désir... Ce que je voulais vous dire, c'est que, au moment de votre mort, là-bas, dans les Monts Nagas, votre circuit de « duplicateurs » a mal fonctionné. Il y a eu un pépin quelconque — une mauvaise connection peut-être —, et deux Monsieur Ming ont été créés à la place d'un seul. L'un d'eux se trouve ici et l'autre... pas bien loin.

Comme poussé par un ressort, le Mongol se dressa, en hurlant :

— Vous mentez, commandant Morane !... Vous mentez !... Ce que vous dites là est impossible !... J'avais pris toutes mes précautions pour que...

— Asseyez-vous, Ming, interrompit Bob, et écoutez-moi jusqu'au bout.

Aussi étrange que cela pût paraître, l'Ombre Jaune obéit, et Morane entreprit de lui conter par le menu les événements survenus, quelques jours plus tôt, dans la vieille forteresse en ruine, à la frontière de l'Inde et de la Birmanie.

Quand Bob eut fini de parler, un pli soucieux barrait le front de l'Ombre Jaune.

— Et, d'après vous, commandant Morane, ce... Ming numéro deux se trouverait non loin d'ici ?

Bob eut un signe affirmatif.

— Je m'étonne même qu'il ne soit pas encore présent dans cette salle, dit-il. Il avait déjà quitté Kimpong, cet après-midi, quand nous y sommes passés, pour se diriger de ce côté...

Pendant quelques secondes, le Mongol demeura songeur, comme s'il cherchait à faire la part du vrai et du faux dans les propos que venait de tenir Morane. Finalement, la ride de son front disparut.

— En admettant que vous disiez vrai, commandant Morane, fit-il, la situation n'est pas aussi grave pour moi que vous le croyez. Comment, en effet, ce Ming numéro deux, s'il existe, pourrait-il être mon ennemi, PUISQU'IL EST MOI ?

— Non, reprit Bob en secouant la tête. Il n'est pas vous ; pas plus que vous n'êtes lui. Au début, vous étiez sans doute identiques, mais plus maintenant. Vous avez vécu libre, tandis que Ming numéro deux a vécu durant près d'un an prisonnier dans un souterrain, avec du vin pour toute boisson. Non seulement il est devenu alcoolique, mais son cerveau a sombré dans la démence. Voilà pourquoi il est devenu différent de vous et pourquoi vous devez le craindre. C'est un être haineux, et il n'aura de cesse avant de vous avoir abattu. Peut-être, en ce moment, a-t-il déjà pénétré dans ce monastère. N'oubliez pas, en effet, que si sa folie le rend différent de vous, il possède cependant toutes vos connaissances, et votre pouvoir.

Dans l'attitude de Monsieur Ming, il y avait maintenant quelque chose de changé. Croyait-il Morane ? Ne le croyait-il pas ? Il eut été difficile de le dire. Pourtant, la bonhomie un peu protectrice dont le Mongol avait fait preuve jusque là avait disparu, pour être remplacée par une expression dure, presque féroce.

— Peut-être, mentez-vous, commandant Morane, jeta-t-il. Cependant, je me sens disposé à vous croire, car il est possible qu'un de mes « duplicateurs » se soit déréglé. Si mon double se trouve dans les parages, comme vous l'affirmez, et qu'il brûle de haine à mon égard, il est probable que, très bientôt, j'aurai à me défendre contre ses attaques. Voilà pourquoi, afin d'avoir les coudées franches, je vais devoir me débarrasser de vous et de votre ami...

Ming se tourna vers la porte et claqua des mains, dans l'intention d'appeler les dacoïts postés hors de la pièce. Cela donna à Morane l'occasion d'agir. D'un geste prompt, il souleva la jambe gauche de son pantalon et arracha un petit automatique fixé par deux bandes de sparadrap à la face interne de son mollet. Déjà, l'arme était braquée sur l'Ombre Jaune.

— Cela ne se passera pas ainsi Ming, tonna le Français. Je ne suis pas homme à m'embarquer sans biscuits. Vous avez eu tort de l'oublier. Et ne croyez pas que vous allez pouvoir nous jouer un de vos petits tours d'hypnotiseur. Comme vous vous en apercevez, j'ai soin de ne pas vous regarder dans les yeux. Je me

contente de fixer votre estomac, à l'endroit où ma balle pénétrera si vous faites le moindre geste...

Ballantine s'était également armé d'un petit automatique, dissimulé comme celui de son compagnon, et il le braquait vers la porte, prêt à ouvrir le feu sur les dacoïts quand ils se montreraient.

L'Ombre Jaune essaya de parlementer, de raisonner ces deux hommes dont l'audace ne cessait de tenir sa puissance en échec.

— Vouloir me tuer serait inutile, messieurs, puisque, à peine serais-je mort, une copie en tous points conforme de ma personne se matérialiserait en un endroit précis...

— Probablement assez éloigné d'ici, enchaîna Morane. Cela nous permettrait de fuir.

— Et mes fidèles dacoïts, vous les oubliez ? demanda Ming. Morane sourit.

— Nous risquerions notre chance. Ce ne serait pas la première fois que Bill et moi foncerions à travers l'une de vos bandes d'assassins, pour finir par leur échapper...

Les visages des trois occupants de la pièce étaient maintenant tournés vers la porte, dans l'attente de voir paraître les dacoïts que le claquement de mains de l'Ombre Jaune aurait dû attirer. Rien ne se passait cependant. Le silence qui, précédemment, régnait déjà à travers l'énorme bâtie, avait maintenant changé de nature. Ce n'était plus le silence respectueux de tantôt, mais un silence lourd d'inquiétude, à travers lequel passait une menace.

Et soudain, dans ce silence, un prodigieux éclat de rire sonna. Un éclat de rire que Bob Morane et Bill Ballantine connaissaient pour l'avoir entendu quelques jours plus tôt dans la forteresse mongole des Monts Naga.

Quelques secondes s'écoulèrent. Puis, la lourde portière en cuir de yack fermant la porte de la pièce se souleva et une demi-douzaine de dacoïts firent leur apparition. Sur leurs traits d'habitude fermés et cruels se lisait maintenant une expression de terreur superstitieuse. À leur suite, un homme de haute taille avait pénétré dans la salle. Il portait des vêtements de pèlerin tibétain et, sous le bonnet pointu à oreillettes, dans une large

face camuse, à la peau olivâtre, brillaient deux terrifiants yeux jaunes, qui paraissaient taillés dans des éclats de topaze, ou d'ambre clair.

XII

Pour la seconde fois, le rire démentiel de Ming numéro deux éclata, faisant vibrer comme des peaux de tambour les murs épais de la salle. Avec intérêt, l'hôte de Morane et de Ballantine considérait son double, étudiant ses traits, l'expression de ses yeux, pour bien s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un usurpateur. Le résultat de cette brève inspection dut être probant, car le Mongol, sans se détourner du nouveau venu, déclara, à l'adresse de Bob :

— Je m'aperçois que vous ne m'avez pas menti, commandant Morane. La machine la mieux conçue peut parfois se dérégler...

Le rire du fou résonna encore.

— Non, le commandant Morane n'a pas menti. Pas plus à vous, mon frère jumeau, qu'à moi-même. Le commandant Morane est un parangon de toutes les vertus...

Au fond de lui-même, Bob sentait monter une jubilation secrète, car son plan réussissait comme il ne l'avait jamais espéré. C'était à dessein qu'il avait envoyé Ming numéro deux dans la région, afin qu'il rencontrât son double. Le dément qui, tout naturellement, connaissait l'existence du refuge du Kanchenjunga, y était parvenu rapidement en se servant du réseau de complicités mis au point depuis longtemps par le mouvement Vieille Asie. Après avoir rôdé durant quelques heures autour de l'ancien monastère, il y avait pénétré sans peine, *puisque il était l'Ombre Jaune*. Terrorisé par la présence de ce nouveau venu qui ressemblait, comme un frère jumeau, tant physiquement que moralement, à leur maître, les dacoïts ne s'étaient pas opposés à son passage.

Maintenant, les deux Monsieur Ming étaient en présence. Qu'allait-il résulter de cette extraordinaire confrontation ? Tout allait-il continuer à se dérouler suivant les prévisions de Morane ? Les deux « copies » n'allait-elles pas s'unir ? Peut-être l'auraient-elles pu si elles avaient été complètement

identiques mais, justement, elles ne l'étaient pas, ou ne l'étaient plus.

Dans les regards des deux Ombre Jaune se lisait maintenant la volonté de se détruire l'une l'autre : Ming numéro deux à cause de sa folie, Ming numéro un parce qu'il ne voulait pas de la présence sur le monde d'un second lui-même dément, dont les actions intempestives auraient risqué de compromettre son œuvre.

Pointant vers le faux pèlerin son énorme main postiche, le numéro un cria, à l'adresse des dacoïts :

— Emparez-vous de cet homme !

Cependant, aucun des Indiens ne bougea. En effet, ils vouaient une obéissance aveugle à l'Ombre Jaune, et ils ne pouvaient se résoudre à prendre parti pour l'un des doubles sans risquer de déplaire à l'autre. En outre, une terreur superstitieuse les paralysait.

Malgré les hommes qui les entouraient – Bob et Bill étaient décidés à ne pas prendre parti, pour l'instant du moins – malgré les hommes qui les entouraient donc, les deux Ming se dressèrent, face à face, prêts à se détruire réciproquement. Balançant leurs énormes mains d'acier, ils se dirigèrent l'un vers l'autre, dans l'intention certaine de s'assommer, car se tuer n'aurait pas amené de solution. Au contraire, une fois son ennemi privé de conscience, le vainqueur pourrait neutraliser l'action du minuscule émetteur d'onde magnétique et empêcher que le « duplicateur » entrât en action à la mort du vaincu.

Ce fut le dément qui frappa le premier, en se lançant sur son adversaire avec une sauvagerie inouïe. Ming numéro un, surpris par cette attaque soudaine, eut tout d'abord le dessous mais, rapidement, alors que son antagoniste combattait avec rage, il reprit l'avantage, menant la lutte avec une froideur sournoise. Bientôt, le dément comprit qu'il ne réussirait pas à s'adjuger la victoire. Usant alors de traîtrise, il saisit un lourd siège d'ébène et en frappa son adversaire à toute volée, à hauteur des genoux. Les jambes fauchées, Ming numéro un s'écroula et demeura étendu sur le sol, grimaçant de douleur.

Mais, au lieu de se précipiter sur son ennemi étendu, le dément recula vers la porte et, tournant les talons, quitta la salle en courant.

Toujours étendu sur le sol, Ming numéro un ne put que hurler :

— Je sais où vous allez, mais je vous empêcherai d'atteindre votre but. Je vous empêcherai...

Péniblement, il se redressa et, sans plus paraître se soucier de la présence de Bob Morane et de Ballantine, quitta la salle, suivi par les dacoïts épouvantés.

Quand les pas des antagonistes se furent perdus dans les lointaines profondeurs du bâtiment, Bob Morane et Ballantine qui, durant toute la scène précédente, étaient demeurés l'automatique à la main, sans faire mine d'intervenir, échangèrent un long regard.

— Que faisons-nous, commandant ? fit l'Écossais en désignant la porte. Nous les poursuivons ?

Morane secoua la tête.

— Pas pour le moment, Bill. Je crois connaître l'endroit où Ming numéro un compte se rendre. Nous rejoindrons nos deux Ombre Jaune un peu plus tard. Pour le moment, regagnions Kimpong, afin de nous y organiser pour une petite expédition que nous allons très probablement devoir entreprendre en direction du Tibet. Il est d'ailleurs fort probable que Sheela Kan et Sir Archibald soient arrivés à présent...

— Regagner Kimpong, fit remarquer Ballantine. C'est facile à dire... Avant tout, il faudrait qu'on nous laissât sortir d'ici.

Lentement, Bob Morane passa celle de ses mains qui ne tenait pas l'automatique dans la brosse épaisse de ses cheveux bruns, geste qui, souvent, chez lui, marquait l'embarras mais parfois aussi, assez paradoxalement il faut le dire, l'insouciance.

— Sortir d'ici, Bill ? Je crois bien que cela nous sera plus aisé que tu ne le supposes. Les habitants de ce manoir des altitudes ont, pour le moment, à penser à tout autre chose qu'à nos modestes personnes...

Ils quittèrent la salle et, comme Bob l'avait pensé, ils purent traverser le monastère sans que l'on tentât de leur barrer le passage. Nulle part, non plus, ils ne devaient rencontrer les

deux Ming qui, sans doute, comme tendait à le prouver la porte d'enceinte ouverte, avaient continué à se poursuivre au dehors. Quant aux dacoïts, la panique semblait s'être emparée d'eux, car les deux amis ne devaient en croiser aucun. Ils eurent seulement l'impression d'entendre, au loin, le rire du dément.

Après être sortis de l'énorme et silencieuse bâtisse, Bob et Ballantine lui tournèrent le dos et se mirent en route en direction du village.

*

À Kimpong, quand ils eurent regagné la mauvaise auberge servant de refuge aux pèlerins bouddhistes en route pour les lieux saints du Tibet, les deux amis trouvèrent Sheela Kan et Sir Archibald Baywatter, qui les y attendaient. À Calcutta en effet, Bob avait câblé au chef du Yard qu'il devait venir les rejoindre par le premier avion. Comme le temps pressait et que le Français et son ami tenaient à gagner Darjeeling et le Sikkim au plus vite, il avait été décidé que le chef de la police de Calcutta attendrait l'arrivée de son confrère britannique et que les quatre hommes se retrouveraient à Kimpong.

Sheela Khan était un homme d'une cinquantaine d'années, large et puissant, au profil courbe et dont la large face sombre était éclairée par des yeux d'un bleu de faïence. Sous son turban, on distinguait quelques mèches d'une chevelure d'un noir de corbeau marqué de gris.

Lorsque Morane et Ballantine eurent fait le récit des événements qui s'étaient déroulés au cours des dernières heures, Sir Archibald, que Sheela Khan avait mis au courant des aventures survenues aux deux amis depuis leur départ de France, Sir Archibald donc eut une exclamation désespérée.

— Jamais nous ne parviendrons à vaincre l'Ombre Jaune ! L'invention de ce « duplicateur » lui donne sur nous un avantage définitif...

Le policier continua, s'adressant plus particulièrement à Morane et à Ballantine :

— En vous contactant, à Cannes, je ne me doutais pas dans quelle grave histoire j'allais à nouveau vous fourrer, mes amis...

— Tout est grave quand il s'agit de l'Ombre Jaune, dit sentencieusement Ballantine.

— Que cela soit grave ou non, jeta Sheela Khan avec hargne, il nous faut à tout prix venir à bout de ce danger public qu'est Ming. Au cours de ces dernières années, je me suis assez rendu compte de la terreur dans laquelle il tient les populations de l'Asie en général, et celles de l'Inde en particulier, pour conclure à la nécessité d'une action rapide, et définitive...

— Définitive ! fit Sir Archibald en écho. Comment une action de notre part pourrait-elle être définitive dans les circonstances présentes ? Si nous abattons l'un des deux Ming, un double se formera aussitôt grâce au « duplicateur ». Si nous le capturons, il lui suffira d'attenter à ses jours pour atteindre le même résultat.

— C'est pour cette raison, déclara Bob, qu'il nous faut nous emparer de l'émetteur de matière et du double-relais. Sans ce dernier, le mécanisme de reproduction ne pourra fonctionner...

— Le tout est de savoir où se trouve exactement ce double-relais, remarqua Sheela Khan. Bien sûr, il est quelque part au Tibet. Mais où ? Le Tibet est vaste et...

— Si nous avons de la chance, affirma Morane, les deux Monsieur Ming nous y conduirons...

— Que voulez-vous dire, Bob ? demanda Sir Archibald en sursautant.

— Tout simplement, expliqua Morane, que celui, de Ming numéro un et de Ming numéro deux, qui réussira à se rendre maître de l'émetteur central et du double-relais possédera un avantage certain sur son adversaire, puisqu'il pourra à sa guise contrôler l'ensemble de la chaîne de « duplicateurs ». À mon avis, Ming numéro deux va donc tenter d'atteindre le premier l'émetteur central dont, tout naturellement, il connaît la situation, et Ming numéro un va tout mettre en œuvre pour l'en empêcher. Tout ce qui nous reste à faire, c'est de suivre les deux adversaires. Ils nous mèneront à l'émetteur central, et il ne nous restera plus alors qu'à intervenir de la façon la plus efficace possible.

Entre les quatre hommes, il y eut un long moment de silence. Un silence que Sheela Khan rompit le premier.

— Si vos suppositions, en ce qui concerne l'itinéraire des deux Ming, sont exactes, commandant Morane, le coup mérite d'être tenté. Je ne vois pas, en effet, comment nous pourrions, en agissant autrement, parvenir à situer de façon précise l'émetteur central...

L'Indien se tourna vers le commissioner de Scotland Yard, pour demander :

— Qu'en pensez-vous, Sir Archibald ?

— Ce que j'en pense ? fit l'Anglais. La même chose que vous, Sheela Khan. Tout doit être tenté pour vaincre ces deux monstres. Je frémis à l'idée de ce qui se passerait si Ming numéro deux finissait par triompher de son double. Il continuerait l'œuvre de l'Ombre Jaune et, comme il a perdu la raison... Mais nos deux épouvantails doivent déjà avoir pris une sérieuse avance. Si nous voulons les rejoindre...

— Nous partirons à l'aube, décida Sheela Khan. Si Ming numéro deux et Ming numéro un, ce dernier poursuivant l'autre, veulent réellement gagner le Tibet, ils ne peuvent qu'emprunter les passes du Kanchenjunga. En nous pressant un peu, il nous sera relativement aisément de les rejoindre pour, ensuite, les suivre en essayant de ne pas nous faire repérer...

Comme il n'y avait rien à redire à cette sage décision, celle-ci fut adoptée à l'unanimité. Ce serait déguisés en moines bouddhistes et accompagnés d'un guide sherpa et de deux yacks portant vivres et matériel que les trois Européens et leur compagnon indien se dirigeaient vers le nord, sur les traces des deux Ming. Certes, les quatre hommes ne se dissimulaient pas les difficultés de l'entreprise ; non seulement, les adversaires qu'ils allaient avoir à combattre possédaient une intelligence démoniaque et étaient capables de toutes les traîtrises, de tous les crimes mais, en outre, l'enjeu de ce combat où Morane et ses compagnons, en dépit de leur supériorité numérique, risquaient fort de se trouver à inégalité, était, sinon le sort du monde, tout au moins celui de milliers, voire de millions d'êtres humains que l'Ombre Jaune, quel que soit le vainqueur d'entre les deux Ming, n'hésiterait pas à sacrifier à son désir de rendre l'humanité à la simplicité antique. Mais, pour atteindre ce but — qui pouvait paraître noble en soi —, il avait recours à la terreur,

ce qui le condamnait dans l'esprit de ces quatre hommes qui, une fois encore, allaient tenter de tenir en échec son prodigieux et criminel génie.

XIII

Comme il avait été décidé au cours du bref conseil de guerre ayant réuni Morane, Bill Ballantine, Sir Archibald Baywatter et Sheela Khan, la petite troupe s'était mise en route le lendemain, dès l'aube, en direction de l'imposant massif du Kanchenjunga. Chemin faisant, on était passé devant le monastère où, la veille, Bob et l'Écossais avaient assisté à l'étonnante rencontre ayant opposé les deux Ming. À présent, l'ancienne bâtie semblait déserte, et il parut bientôt évident, après que l'on eût interrogé les paysans du voisinage, que les dacoïts et autres serviteurs de l'Ombre Jaune, terrorisés par l'apparition du double de leur maître, s'étaient dispersés dans toutes les directions.

Bientôt également, les prévisions de Bob Morane devaient se révéler exactes, car tous les renseignements recueillis prouvérent que les deux Monsieur Ming – Ming numéro un poursuivant le dément – se dirigeaient vers le nord, dans l'intention évidente de franchir les passes devant leur permettre de gagner le Tibet, où se trouvait installé l'élément central du « duplicateur ».

Une pensée commune anima alors Morane et ses compagnons : rejoindre au plus vite les deux Mongols sans se faire découvrir par eux, et tenter de les suivre à distance respectueuse. Le fait que les trois Européens et le policier indien s'étaient déguisés en pèlerins bouddhistes simplifierait la réalisation de ce dessein.

À travers la région montueuse qui, dominée par la haute chaîne de l'Himalaya, s'étend à la frontière du Sikkim et du Népal, où elle prend le nom de Petit Tibet, les trois Européens et l'Indien, leur guide sherpa et leurs yacks de bât, s'avancèrent par étapes forcées, longeant des crêtes couronnées de chortens et d'oriflammes à prières. Franchissant des précipices sur des ponts précaires faits de planches reliées par des chaînes de bronze, cheminant à flancs de montagnes le long de sentiers de

chèvres, ils atteignirent, vers le midi du quatrième jour, la région des neiges dont les plaques, sur des kilomètres, devaient alterner avec de la rocallle et des bandes de mousse roussâtre.

Ce fut le sixième jour, alors que le Kanchenjunga, prodigieuse et chaotique muraille de glace et de roc, barrait tout l'horizon, que Bob, s'étant hissé au sommet d'un piton rocheux, distingua deux silhouettes humaines qui se suivaient, à plusieurs kilomètres de distance, à l'entrée de la passe de Chang-La. Les puissantes jumelles dont disposait le Français lui permirent de donner une identité à ces silhouettes. La plus éloignée était celle de Ming numéro deux ; l'autre, celle de Ming numéro un. Selon toute apparence, le dément avait réussi à maintenir son avance, mais cette dernière, auprès des centaines de milles restant sans doute à parcourir, demeurait bien négligeable.

Essayant de se rapprocher de plus en plus des deux Ming, Bob et ses compagnons devaient les suivre durant une nouvelle journée, jusqu'à ce qu'ils se fussent enfouis profondément à travers les passes. Toutes les heures, Morane, se hissant le plus haut possible à flanc de montagne, surveillait les deux Mongols à l'aide de ses jumelles. Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher d'admirer ces deux hommes de fer, bâtis sur le même modèle et qui, seuls, munis d'un maigre équipement réuni en cours de route, affrontaient, poussés par la haine, le terrible climat du Toit du Monde. Ensuite, il y aurait les immensités du Tibet, avec ses déserts de pierre et de sable, ses jours torrides, ses nuits glacées.

D'après ce que Morane pouvait se rendre compte, quelque chose distinguait cependant les deux Ming l'un de l'autre : leur comportement réciproque. Alors que Ming numéro un, le poursuivant, semblait garder tout son calme, agir avec raison, suivant un plan précis, le dément lui, qui fuyait, perdait le contrôle de ses actes. Sa marche se faisait hésitante, capricieuse et, souvent, il se retournait pour tendre le poing en direction de son antagoniste. Visiblement, Ming numéro deux était, comme on dit vulgairement, « en train de perdre les pédales », et il était probable qu'avant longtemps son double le rejoindrait, non pour le tuer, car l'existence du « duplicateur » rendrait cette

exécution inutile, mais pour le mettre hors de combat de toute autre façon. Alors, Bob Morane et ses compagnons n'auraient plus qu'à s'occuper d'un seul adversaire, ce qui simplifierait leur tâche... ou la compliquerait.

Rien cependant, par la suite, ne devait se passer suivant les espérances du Français, de Bill Ballantine et des deux policiers. Un matin, s'étant avancés, à la suite des deux Monsieur Ming, mais en ayant soin de se tenir hors de leur vue, à travers un champ de séracs flanqué de pentes raides couvertes d'une neige molle, mal en équilibre, ils eurent leur attention attirée par des coups de feu.

Les quatre hommes échangèrent des regards inquiets.

— Ah ! ça, fit Sir Archibald, est-ce que, par hasard, nos deux épouvantails seraient en train de s'entre-tuer ?

— Cela m'étonnerait, dit à son tour Ballantine. Ils savent que ce serait inutile. Aussitôt l'un d'eux mort, le « duplicateur » le recréerait à des kilomètres de là...

— N'oublions pas, remarqua Morane, que l'un des hommes que nous poursuivons est fou et que, comme tel, il peut se laisser entraîner à des actes d'apparence irraisonnable...

Deux nouveaux coups de feu claquèrent, ce qui provoqua la terreur du guide sherpa, qui désigna les flancs, couverts de neige, de la vallée, pour déclarer :

— C'est la saison des avalanches. Les détonations peuvent en provoquer une. N'avançons plus...

Une même pensée traversa l'esprit de Morane et de ses trois compagnons.

— Courons, au contraire, jeta le Français. Il nous faut intervenir avant qu'il ne soit trop tard !

Sans que la moindre objection fût formulée, les quatre hommes se mirent à courir vers le coude de la vallée, derrière lequel les coups de feu avaient été tirés.

*

Au mépris du risque d'avalanche, Bob Morane, Bill Ballantine, Sir Archibald et Sheela Khan couraient le long de la passe, trébuchant sur la glace, cherchant leur chemin à travers

les séracs. Presque en même temps, ils atteignirent le tournant de la vallée. Seul, un ressaut enneigé les empêchait encore de voir ce qui se passait au-delà. Ils se hissèrent à son sommet et purent alors embrasser l'autre partie de la passe dans son ensemble. Tout de suite, ils distinguèrent, à quelques centaines de mètres d'eux à peine, deux silhouettes humaines sur lesquelles, grâce à leurs puissantes jumelles, ils n'eurent pas le moindre mal à mettre un nom. Ming numéro un et Ming numéro deux n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres l'un de l'autre, et le dément, embusqué derrière un sérac, tenait un revolver à la main, tandis que son antagoniste, désarmé lui, s'évertuait à se rapprocher en se dissimulant de son mieux.

— Le numéro deux semble avoir tout à fait perdu la raison, remarqua Sir Archibald. Il est insensé de sa part de vouloir tuer son sosie. Le « duplicateur »...

— Insensé ? Pas si certain, interrompit Morane en hochant la tête. Peut-être est-ce là, pour Ming numéro deux, la seule façon de se tirer momentanément d'affaire...

— La seule façon de se tirer d'affaire ? interrogea Sheela Khan. Que voulez-vous dire par là, commandant Morane ?

Le Français n'eut pas le loisir de répondre car, là-bas, devant eux, les événements s'enchaînaient.

Toujours dissimulé derrière son sérac, le dément s'était mis à hurler, à l'adresse de son double :

— Mais montrez-vous donc !... Que l'un de nous reste dans cette vallée !... Montrez-vous donc !...

Morane et ses compagnons s'étaient étendus à plat ventre au bord du ressaut et comme ce dernier, assez élevé, dominait les séracs, ils pouvaient suivre la scène sans être aperçus.

— Mais montrez-vous donc ! cria encore le dément. Avec inquiétude, Bill Ballantine jeta des regards sur les pentes enneigées et murmura :

— Si ce mangeur de petits enfants continue à glapir de la sorte, il va faire dégringoler les montagnes !

Depuis quelques instants, les Européens et l'Indien ne pouvaient apercevoir Ming numéro un, qui devait se cacher avec soin, n'ayant garde bien entendu de répondre à l'invitation de son double.

— Montrez-vous donc !... Mais montrez-vous donc !... hurla encore le fou.

Bondissant de sérac en sérac, Ming numéro un avait entrepris de tourner son adversaire, derrière lequel il apparut soudain. Lentement, ramassé sur lui-même à la façon d'un fauve qui va bondir, il se rapprochait du dément en balançant sa main droite postiche à la façon d'une arme. Déjà, Bob avait compris le plan du numéro un, plan consistant à assommer son ennemi pour, ensuite, rendre inopérant, par un procédé quelconque, le petit émetteur d'onde magnétique qu'il portait inséré à la base du crâne.

Ensuite seulement, l'Ombre Jaune pourrait détruire son double sans craindre qu'il ne se reproduise.

Ce plan servait Bob et ses compagnons dans leurs desseins, car ils ne pouvaient douter que, son adversaire mis hors de combat, Ming continuerait son chemin en direction du Tibet pour réparer l'avarie ayant empêché le bon fonctionnement du « *duplicateur* ». Tout ce qui resterait à faire aux quatre hommes serait de suivre le Mongol.

Mètre par mètre, Ming numéro un se rapprochait de son ennemi. Il n'en était plus qu'à quelques pas et, déjà, il s'apprêtait à bondir pour abattre sa lourde main d'acier quand, soudain, mû sans doute par un secret instinct, le dément fit volte-face, le revolver braqué.

Durant quelques secondes, ces deux hommes, plus semblables que des frères jumeaux, demeurèrent face à face. Puis, tout se passa à la vitesse de l'éclair. Tandis que le dément pressait sur la gâchette de son arme, Ming numéro un bondit à l'abri d'un sérac. Bien que n'ayant pas atteint son antagoniste, le fou continua à faire feu, jusqu'à ce que le barillet du revolver fût vide.

Alors, comme l'écho des détonations s'éteignait, un grondement sourd monta, s'amplifiant rapidement. De chaque côté de la passe, de lourdes masses de neige, détachées par les vibrations provoquées par les coups de feu, s'étaient mises à glisser le long des pentes.

— L'avalanche ! hurla Ballantine.

Mais ce fut à peine si ses compagnons l'entendirent, car sa voix avait été couverte par les grondements toujours plus violents.

De l'endroit où ils se trouvaient, Bob Morane, Bill, Sir Archibald et Sheela Khan n'avaient rien à craindre de l'avalanche, car le ressaut les protégeait. Pourtant, c'était avec une sorte de terreur sacrée qu'ils contemplaient la fureur de la montagne qui, semblait-il, voulait punir les audacieux sacrilèges qui venaient troubler le silence de ses cimes glacées.

Les énormes masses de neige molle roulaient maintenant à une vitesse accélérée le long des pentes de la vallée, dont elles atteignirent le fond, pour y déferler en deux gigantesques vagues blanches qui se heurtèrent dans un bruit de tonnerre, engloutissant les deux Ming sous un linceul glacé.

XIV

Les grondements de l'avalanche avaient cessé de retentir et le nuage de neige pulvérulente s'était dissipé. Toujours juchés au sommet du ressaut, Bob Morane, Bill Ballantine et leurs deux compagnons contemplaient la passe devant eux, dont une épaisse couche blanche comblait maintenant le fond. Seuls, les sommets aigus des séracs émergeaient encore, faisant songer à une armée de pénitents enterrés debout, les pointes de leurs cagoules dépassant seules.

Comme assommés par la suite rapide des événements qui venaient de se dérouler, les quatre hommes étaient demeurés silencieux. Ce fut Sir Archibald Baywatter qui, le premier, retrouva l'usage de la parole.

— Tout est à recommencer ! fit-il d'une voix sourde. Tout est à recommencer !...

Morane hocha doucement la tête, pour dire :

— Ming numéro deux n'a pas tellement agi en dément en essayant de tuer son double. C'est ce que j'essayais de vous expliquer tantôt. En éliminant le numéro un, il s'assurait une provisoire liberté de mouvements qui lui aurait permis d'atteindre l'endroit où se trouve caché le « duplicateur » central. Par la suite, il lui aurait été aisé de triompher de son ennemi...

— Hélas ! glissa Bill Ballantine, il avait compté sans l'avalanche...

— Et nous de même, opina Sheela Khan. Plus personne, à présent ne pourra nous conduire jusqu'au « duplicateur »...

Entre les quatre hommes, le silence s'installa à nouveau. Pourtant, ils n'avaient plus guère besoin de parler pour se comprendre. La même pensée leur était venue. À cet instant précis, alors que les deux doubles de Monsieur Ming venaient de périr, deux autres doubles étaient sans doute en train de se reformer quelque part, sous des cloches de matière plastique, au

creux de cachettes inviolables. Et, bientôt, tout recommencerait, de nouveaux crimes seraient perpétrés, sans qu'il soit possible de déceler à l'avance d'où viendrait la menace.

Plus encore que ses amis, Sir Archibald Baywatter, écrasé par ses responsabilités de chef du Yard, se sentait touché par la catastrophe.

— Jamais, murmura-t-il, nous ne parviendrons à vaincre l'Ombre Jaune, et le monde continuera à trembler sous la coupe de ce monstre aux multiples têtes...

Bob, lui, ne dit rien. Pourtant, il se sentait aussi durement frappé par ce nouveau coup du sort. En quittant Kimpong, il avait espéré que ses trois compagnons et lui parviendraient jusqu'au « *duplicateur* », cette invention à la fois géniale et démoniaque qui donnait à l'Ombre Jaune une supériorité encore jamais atteinte. Au lieu de ce succès, c'était une nouvelle déception, plus cuisante encore peut-être que les autres car, à présent, il y aurait deux Monsieur Ming qui se déchaîneraient sur l'humanité, l'un sain d'esprit – pour peu que l'Ombre Jaune pût l'être –, l'autre fou, et le premier aussi dangereux cependant que le second. Au cours des derniers jours, ces deux entités mauvaises s'étaient combattues, mais qu'arriverait-il si jamais elles s'unissaient ?

Avec angoisse, Morane regardait autour de lui, cherchant presque à percer l'écran des montagnes. En lui-même, il voyait, sous des dômes transparents, cachés au plus profond des cavernes ignorées, distantes de centaines de kilomètres l'une de l'autre, se matérialiser, dans des bouillonnements de lumière verte, les formes de Monsieur Ming, de deux Monsieur Ming qui, bientôt, se dresseraient pour abattre à nouveau leurs mains d'acier sur une humanité inconsciente du danger qu'elle courait.

Avec force, Morane serra les poings, jusqu'à sentir ses ongles pénétrer dans la chair de ses paumes.

— Nous combattrons jusqu'au bout s'il le faut, lança-t-il avec colère, même si l'Ombre Jaune devait avoir dix têtes ou cent. Nous lutterons jusqu'à ce que nous l'ayons vaincue, jusqu'à ce que nous ayons débarrassé le monde de sa néfaste présence...

Et, dans ces paroles, il n'y avait pas seulement une menace, mais un défi semblable à ceux que, jadis, les Chevaliers, forts de

leurs seules armes humaines, lançaient aux ogres et aux dragons infernaux.

FIN